IMAGES



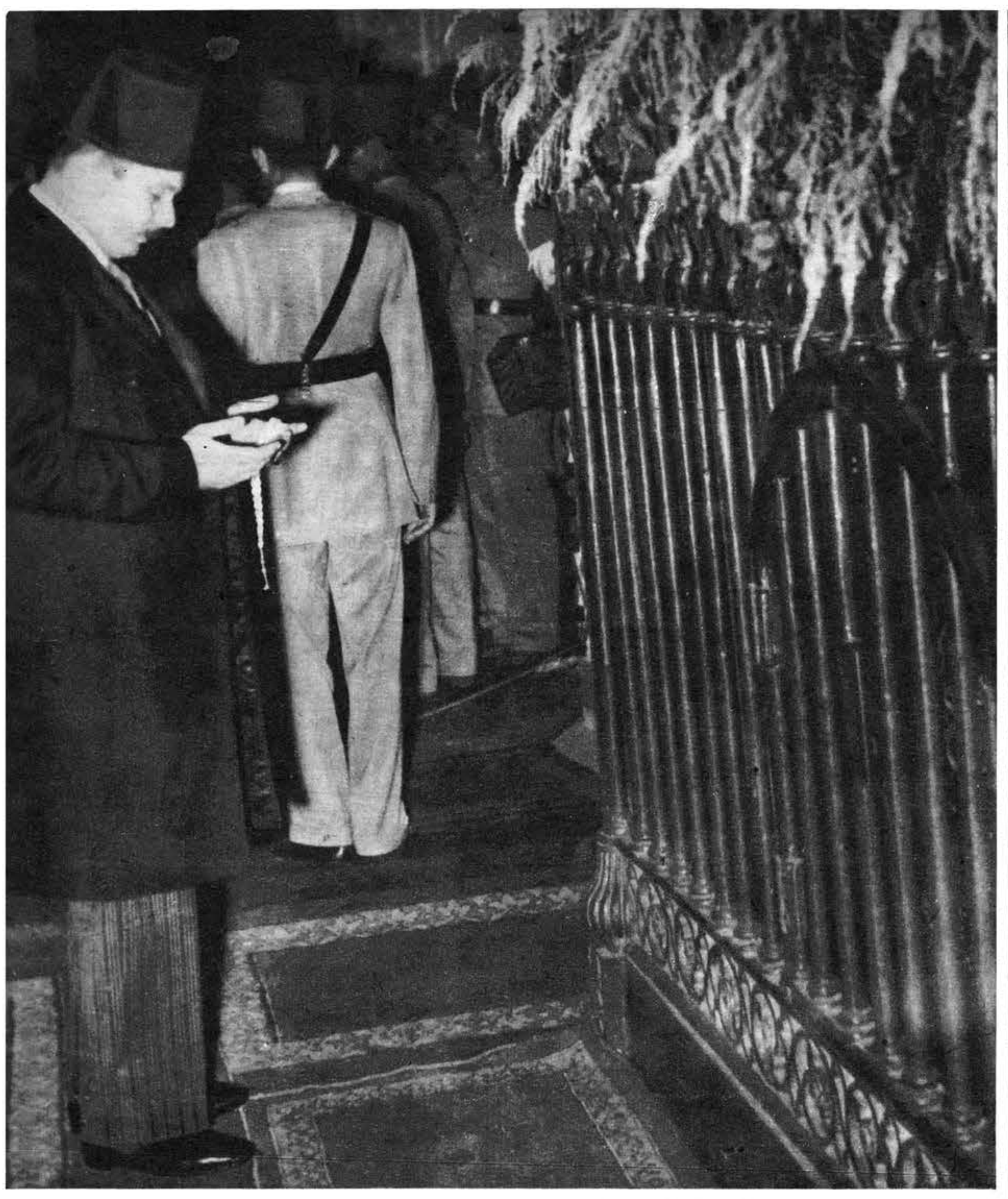
LE JOUR V-J A LONDRES

(Voir reportage en page 7)

30 mills

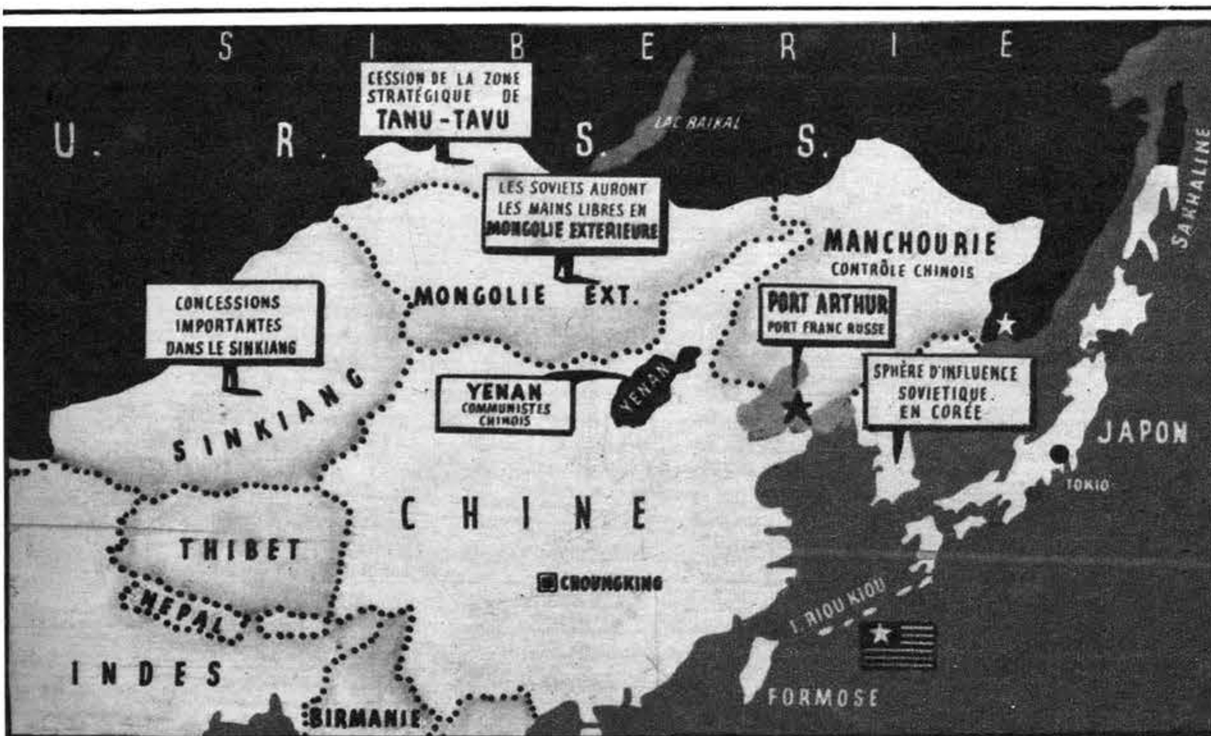
L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 833 — LE CAIRE (EGYPTE) — 26 AOUT 1945



ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MOHAMED ALY

A l'occasion de l'anniversaire de la mort du grand Mohamed Aly, S.M. le Roi Farouk s'est rendu lundi dernier à la mosquée Aboul Abbas, à Alexandrie, où il a fait ses dévotions devant la tombe du cheikh.



DEUX TRAITÉS ONT ETÉ SIGNÉS

Le gouvernement de Tchoung-King est arrivé à un accord avec l'U.R.S.S. au sujet du problème des communistes chinois, en retour de concessions territoriales et économiques au nord de la Chine. De plus, celle-ci renoncerait à la Mandchourie. Par ailleurs, une sphère d'influence soviétique est reconnue en Corée, les Américains occupant les îles Riou-Kiou.

Le traité soviéto-polonais a adopté comme frontière l'ancienne « Ligne Curzon » avec certaines modifications en faveur de la Pologne. Enfin, à l'ouest, à la suite des décisions de Potsdam, l'U.R.S.S. cède à la Pologne tous ses droits sur l'industrie et les propriétés se trouvant sur les territoires allemands annexés par la Pologne.

CEUX DONT ON PARLE

MAC ARTHUR

Le général MacArthur, représentant les forces alliées, sera mardi prochain à Tokio dès que l'occupation de la capitale du Japon par les forces aéroportées et par celles transportées par mer sera complétée. Le général MacArthur a déjà fait parvenir au gouvernement japonais une copie du document de reddition que celui-ci sera requis de signer dans les 3 jours prochains



DE GAULLE

Le général de Gaulle s'est rendu aux Etats-Unis où il aura des entretiens avec le président Truman. L'événement est d'une telle importance qu'on l'a qualifiée déjà de « conférence internationale », sans doute parce que les deux hommes politiques traiteront de problèmes qui n'intéressent pas seulement leurs deux pays, mais qui seront une étape importante pour la paix.



CHICHIBU

Le prince Chichibu, frère de l'Empereur du Japon, avait été confiné en lieu sûr dès le début des hostilités par le gouvernement totalitaire. C'est que le prince Chichibu, élevé à Oxford, en Angleterre, et d'idées très libérales, n'a jamais partagé les vues des extrémistes de son pays. Il a été relâché quelques semaines avant la fin des hostilités en vue des négociations.



KORECHIKA ANAMI

A la suite de la reddition du Japon, un grand nombre de militaires et de dignitaires nippons préfèrent se suicider plutôt que de survivre à la défaite. Korechika Anami, ministre de la Guerre, a été un des premiers à se faire hara-kiri pour avoir manqué d'accomplir son devoir de ministre de Sa Majesté Impériale, déclare l'agence de presse japonaise Domei qui rapporte la nouvelle.

CHEIKH EL MARAGHI

Un grand deuil a frappé l'Egypte : Son Eminence le Cheikh El Maraghi est décédé mardi à l'hôpital El Moassat. Cette disparition affecte durement l'Université d'El Azhar dont le défunt avait résolu différents problèmes. Patriarche de tous les musulmans d'Orient jusqu'aux Indes et en Malaisie, le Cheikh El Maraghi laisse un vide derrière lui et d'unanimes regrets.





ZIWER PACHA

Ahmed Ziwer pacha est décédé mercredi à Alexandrie. C'était une des personnalités les plus en vue de la société égyptienne et son nom demeurera dans l'histoire de l'Egypte contemporaine. On sait, en effet, qu'au lendemain de l'assassinat du Sirdar, Ziwer pacha, appelé au pouvoir par le roi Fouad, parvint à sauver l'Egypte d'une situation des plus compromises.



Dans les capitales d'Europe, vous pouvez trouver alignés les objets les plus hétéroclites. Les habitants vendent tout ce qui se trouve en leur possession pour se procurer des vivres.

L'EUROPE QUI A FAIM

Les impressions inédites qui suivent ont été recueillies au cours d'une tournée de trois grandes capitales européennes par des correspondants qui décrivent sur le vif la vie difficile des habitants de ces métropoles.

PARIS, VILLE APPAUVRIE

Le Paris actuel, qui fut autrefois la reine de la mode et le centre de la vie nocturne et intellectuelle du monde, n'est aujourd'hui qu'une cité appauvrie, rongée par l'inflation et les profiteurs du marché noir.

C'est une ville où une paire de souliers en cuir coûte 6.500 francs, une baignoire 25.000 francs, et une simple chaise de cuisine 1.000 francs. C'est à Paris qu'une femme de chambre désabusée dit tristement : « La vie, depuis la libération, devient dure même pour les riches. »

Aujourd'hui, même les personnes les plus à l'aise hantent le fameux « marché aux puces » parisien à la recherche de linge de meubles et de porcelaine usagés. Pour monter modestement un appartement de cinq chambres, il faut dépenser 500.000 francs environ.

Durant tout l'hiver dernier, un individu aux moyens suffisants pouvait se nourrir au marché noir tous les soirs, tandis que les gens de condition modeste restaient de six à sept semaines sans goûter à la viande, fût-ce même celle de cheval. Les conséquences de cet état de choses se firent sentir durant les élections municipales d'avril qui marquèrent une nette orientation vers la gauche.

En ce moment, à Paris, les opinions sont partagées. Les uns craignent que les Communistes ne prennent le pouvoir, les autres appréhendent le contraire.

Entre temps, la ménagère parisienne se presse au marché sur ses inconfortables souliers à semelles de bois pour s'apercevoir que la situation alimentaire ne s'est pas améliorée.

Une secrétaire moyenne, gagnant 3.000 francs par mois environ, ne peut se permettre le luxe d'acheter des fraises vendues à 75 francs la livre. Ce n'est pas l'impossibilité d'avoir des fraises qui irrite cette employée, mais l'irrégularité dans la distribution de ses rations quotidiennes. Un jour elle peut obtenir deux livres de pommes de terre, mais parfois elle reste tout un mois sans en avoir.

D'un autre côté, le pain est assez abondant, et la ration de viande, qui était minime, est devenue suffisante pour permettre un repas gras par semaine.

Récemment, les Parisiens reçurent 2/5 de livre chacun de lard américain, et le gouvernement français espère pouvoir augmenter cette ration.

Les autorités essayent également d'en finir une fois pour toutes avec le marché noir. Le ministre de l'Approvisionnement a ordonné aux restaurants de ne servir de la viande qu'une fois par semaine, et des mesures sont en train d'être prises pour obliger les fermiers à vendre leurs produits — plusieurs fermiers stockaient leurs denrées sous prétexte que les prix n'étaient pas assez rémunérateurs pour payer le fourrage de leur bétail.

Mais la plupart des Français sont sceptiques quant à l'efficacité de ces mesures. Ils sont convaincus qu'il ne peut y avoir de véritable amélioration que lorsque l'on importera de la viande, du sucre, des graisses, ainsi que des machines agricoles et des engrais.

Des prisonniers de guerre rapatriés, qui se rendirent compte que les riches pouvaient se payer un costume à 15.000 francs tandis que le gouvernement était dans l'incapacité de les vêtir, prirent d'assaut les magasins d'habillement et firent main basse sur leur contenu. Le gouvernement a maintenant réquisitionné ces magasins d'habillement, mais les prisonniers libérés sont toujours mécontents parce qu'ils n'arrivent pas à obtenir la double ration de viande à laquelle ils ont droit.

La ration moyenne est fixée aujourd'hui à 1.500 calories par jour, et, à part une légère amélioration dans le régime des graisses, il n'y a pas d'espoir d'augmenter ce nombre de calories à moins d'importer plus de nourriture de l'étranger.

Les paysans français sont naturellement les plus avantagés dans la question alimentaire. Ils mangent abondamment et envoient même des paquets de nourriture à leurs parents habitant les villes.

Durant cet été, les parcs de Paris sont pleins de promeneurs savourant la tranquillité et le soleil — presque les deux seules choses gratuites trouvables aujourd'hui. Mais, même dans les jardins, un verre de jus de fruit douteux revient à 20 francs. Une nuit dans un cabaret coûte, elle, plus de 2.000 francs.

Un cinéma de quartier fait payer 50 francs la place qui coûte 175 francs dans les cinémas des Champs-Elysées. Même l'édition parisienne du « New York Herald Tribune » est payée 5 francs.

Des « vélos-taxis » sont à louer pour 200 francs le kilomètre, et une bouteille de vin bon marché, qui coûtait 6 francs avant la guerre, est vendue maintenant à 150 francs. Les correspondants des journaux étrangers, réputés être privilégiés, mangent dans les mess militaires et mènent une vie d'hôtel restreinte et ennuyeuse.

Les autorités américaines et françaises prédisent à la population un autre hiver sans chauffage. (Les Français ont déjà souffert cruellement du froid l'hiver dernier.)

Pour pouvoir importer des marchandises, ce qui allégerait leur fardeau, il faudrait que les Français obtiennent des devises étrangères grâce à l'exportation. Or, les quelques marchandises dont ils disposent coûtent trop cher pour trouver acquéreur hors du pays.

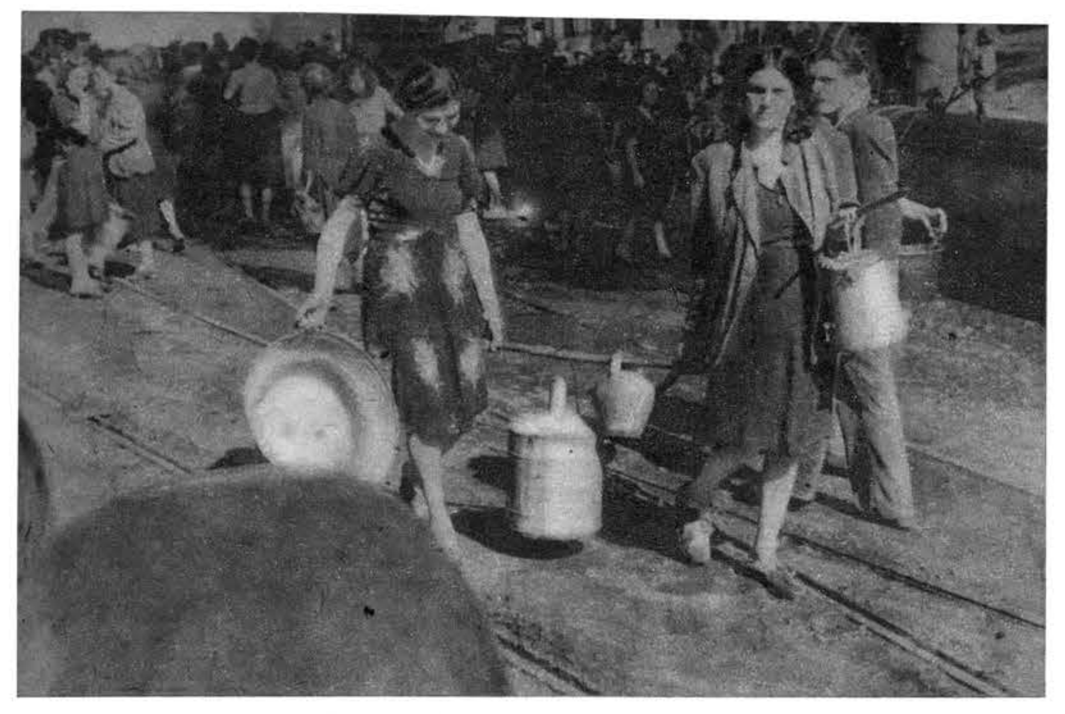
L'industrie touristique, la troisième du pays avant la guerre, est hors de question pour le moment ; celle de la mode est dans le marasme, le prix d'une simple robe revenant à coûter 25.000 francs environ.

ROME, CAPITALE DU MARCHÉ NOIR

Les femmes italiennes s'arrangent toujours pour paraître belles malgré tant d'années de guerre et de privations, et c'est peut-être la seule chose agréable dans l'Italie d'aujourd'hui.

Supposons que vous soyez le chef d'une famille de 4 personnes habitant Rome. Vous vous réveillez le matin, bien piqué par les moustiques, et vous porterez un costume payé 30.000 lires, des souliers de 5.000 lires et une cravate de 800 lires. (Notons qu'une livre égyptienne est cotée 700 lires). Votre femme s'habillera d'une robe faite en cousant ensemble deux bouts d'indienne.

Si vous voulez des œufs, ils vous coûteront 24 lires la pièce au marché noir. Il n'y en a pas au marché officiel.



Les denrées sont rares à Rome. Aussi, quand les ménagères trouvent au marché officiel des rations d'huile, de pétrole ou de lait, elles les emportent dans n'importe quels récipients.



Un pêcheur hollandais fait sécher son bois au soleil. Le combustible est rare en Hollande, et principalement dans cette petite bourgade de Spakenburg où on s'arrange comme on peut.

Si vous pouvez vous payer un déjeuner, c'est que vous êtes parmi les gens fortunés qui ont un emploi. Il y a à Rome beaucoup de chômeurs.

Votre femme se rend au marché noir... qui prospère carrément dans les rues. Là elle trouve du pain à 143 lires le kilo, du bœuf à 850 lires, du fromage à 750, des graisses à 430, du sucre à 1.200, de la sauce tomate à 360 et du sel à 70 lires le kilogramme.

A ces prix, et sur la base de 2.200 calories par jour et par personne, les frais de nourriture d'un chef de famille s'élèveraient à 50.000 lires par mois environ. Comme il en gagne moins, la famille mange également moins.

Les prix sur le marché officiel sont inférieurs à ceux du marché noir. Le sucre, par exemple, ne coûte que 20 lires le kilo au tarif normal. Mais les denrées sont rares à trouver.

Néanmoins, ce qui tracasse le plus notre chef de famille, c'est le problème du chauffage pour l'hiver prochain. Les fonctionnaires militaires alliés ne sont pas très optimistes à ce sujet, l'approvisionnement en charbon étant limité.

La libération de l'Italie du Nord a permis de remettre en marche les grandes industries, supports de l'économie italienne. 80% des industries-clés furent reprises intactes aux Allemands. Mais ces industries auront besoin de 300.000 tonnes de charbon par mois et on en a promis à peine 35.000 à toute l'Italie. Cela veut dire que les familles auront très peu de charbon pour se chauffer, car cette matière ira presque entièrement aux usines. Cependant le gouvernement a promis de fournir à chaque famille de quoi allumer un feu par nuit.

Les perspectives alimentaires ne sont guère brillantes pour l'hiver prochain, car la guerre et la sécheresse ont endommagé la récolte de 1945. La quantité de blé sera inférieure de 31% à celle de l'année dernière, ce qui comportera une diminution correspondante dans le pain et les macaronis qui forment les éléments principaux d'un menu italien.

Cette diminution ne sera pas perceptible autour de Rome où la récolte de blé ne sera que de deux pour cent inférieure à celle de 1944. Mais plus au sud, au pied de la botte italienne, le taux de diminution sera de 42%, tandis qu'au nord de Rome, dans la région de Bologne, ce taux atteindra 50% par rapport à 1944.

Des invasions de sauterelles ont déjà ruiné les récoltes de Sardaigne. L'année dernière, l'Italie importa 800.000 tonnes de blé destinées aux régions qui étaient entre les mains des Alliés, au sud de la ligne de feu ; cette année, deux millions de tonnes seront probablement nécessaires pour nourrir le pays entier.

Les fruits sont en abondance en ce moment, et l'on trouve assez de poissons de qualité inférieure. Mais il n'y a absolument pas de denrées alimentaires en conserve.

Les salaires sont peu élevés dans toute l'Italie, mais un décret gouvernemental oblige les patrons à payer un bonus de vie chère de 90 lires par jour aux femmes et de 128 lires aux hommes. Un secrétaire moyen gagne de 6.000 à 8.000 lires par mois.

Tout n'est cependant pas aussi terrible dans le tableau économique italien. Les loyers, par exemple, sont assez raisonnables parce que le gouvernement fasciste les stabilisa au début de la guerre. Une famille peut louer un appartement de trois chambres pour 500 lires par mois.

Les habitants jouissent également d'une liberté oubliée depuis plusieurs années. Il leur est permis de voyager sans autorisation spéciale, mais les trains sont rares et les autobus sont chers : 4.000 lires pour le trajet de 240 kilomètres qui séparent Rome de Florence.

Le gouvernement militaire allié fait tout son possible pour remettre les Italiens sur pied ; le commerce mondial a besoin des artisans italiens ainsi que de la production de chanvre et de rayonne.

L'hiver prochain sera probablement encore assez dur, mais ensuite les choses devraient aller en s'améliorant.

AMSTERDAM, AUX MAGASINS VIDES

Le peuple hollandais est en train de revenir à une vie normale plus rapidement peut-être qu'aucun autre peuple d'Europe. Mais cinq ans d'occupation allemande ont laissé leur empreinte et le travail de redressement économique en est encore à ses débuts. La famine et la pauvreté sont encore apparentes partout et le pays manque de charbon, de courant électrique, de savon et d'essence. Toutes les denrées essentielles de la vie courante sont ou strictement rationnées ou introuvables.

Toutefois, on constate une nette amélioration dans le ravitaillement alimentaire du pays depuis avril dernier, et le nombre de calories par personne et par jour a passé de 400 à 2.000. Mais la plus grande partie de la nourriture est fournie en conserve par les autorités militaires alliées. La viande fraîche, le lait et le fromage étaient pratiquement inexistants.

Les tissus sont rares, de même que les moyens de transport. La plupart des villes hollandaises ont de nouveau l'électricité, mais celle-ci ne sera pas fournie aux ménagères avant la fin août.

Petit à petit, le trafic ferroviaire, à vapeur et électrique, est en train d'être rétabli, mais il lui faudra encore un an avant qu'il ne soit normalisé, parce que les Allemands avaient pris presque toutes les locomotives et avaient fait sauter les ponts durant les dernières semaines de leur occupation. Les ports principaux d'Amsterdam et de Rotterdam travaillent à une échelle réduite.

Dans le domaine politique également, les Hollandais reprennent leurs habitudes normales. Contrairement aux autres pays libérés, aucun signe de violence n'a accompagné la fin de l'occupation allemande dans les Pays-Bas.

Mais pour l'individu moyen, la vie dans Amsterdam est une cause d'irritations quotidiennes.

Une sténographe d'un bureau d'assurances, par exemple, doit vivre sur son salaire d'avant-guerre s'élevant à 75 dollars par mois environ. Depuis trois ans, elle ne porte pas de bas, sa robe unique est élimée et un châle a remplacé le chapeau ; ses souliers à semelles de bois sont également vieux de trois ans.

Si cette employée a économisé assez d'argent pour pouvoir se rendre à un institut de beauté, elle empaquette son précieux petit pain de savon dans une vieille serviette, met quelques brindilles dans son sac à provisions et, montée sur sa bicyclette sans pneus, se rend chez le coiffeur.

L'institut de beauté ne peut fournir ni savon ni serviette à ses clientes. Et les brindilles apportées par la jeune sténographe serviront à chauffer l'eau. Il n'y a ni gaz ni électricité, et le séchoir est inutile ; aussi la cliente quitte le coiffeur avec ses cheveux humides entourés d'un châle.

Cette vie semble aussi étrange à Julie (la sténographe) qu'elle le serait pour n'importe quelle femme de New-York. Avant la guerre, Julie s'habillait à la dernière mode et les instituts de beauté d'Amsterdam étaient réputés les meilleurs d'Europe.

Le salaire de Julie, suffisant en 1939, ne représente plus maintenant qu'une goutte d'eau dans l'océan. Les loyers sont « gelés » ; mais si Julie ne vivait pas avec sa mère et son père dans un petit appartement moderne, elle n'aurait probablement pas pu joindre les deux bouts.

Aujourd'hui, cependant, son salaire est meilleur que celui d'avant-guerre parce qu'elle ne travaille que trois heures par jour.

D'ailleurs, les magasins d'Amsterdam étant vides, Julie ne peut rien acheter avec son argent. Seul le marché noir possède encore quelque chose à vendre. Les brindilles de bois à brûler forment l'article principal offert en ce moment au marché noir.

Toute la famille de Julie se rend chaque dimanche, à bicyclette, dans les forêts qui entourent la cité et, en compagnie des autres habitants d'Amsterdam, se livre au ramassage du bois. Mais si cette provision hebdomadaire est épuisée, un petit panier de brindilles coûte entre 10 et 15 dollars.

Une partie des meubles de l'appartement de Julie a été brûlée l'hiver dernier pour le chauffage, et la maison est toute marquée de suie parce que la cuisine est faite sur un petit réchaud qui dégage continuellement de la fumée.

Il y a, cependant, une nette amélioration dans l'approvisionnement en denrées alimentaires. Un rationnement strict permet à chaque famille d'acheter à des prix d'avant-guerre du pain, des biscuits, du sucre, de la viande en conserve, du beurre, du fromage, des pommes de terre, du chocolat et quelques légumes. Des cuisines publiques fournissent également de la soupe.

Maintenant, les longues nuits monotones de l'année dernière ne sont plus qu'un souvenir. Quoique le manque d'électricité empêche l'usage de la radio, le gouvernement, pour relever le moral de la population, a permis la réouverture de quelques salles de cinéma.

(Exclusivité « Images »)



Les rues de Hollande sont sillonnées de nombreuses bicyclettes. Ainsi qu'on le remarquera sur notre photo, l'une d'elles n'a de pneus que sur sa roue arrière. Ceci est assez indicatif.



Les bagages viennent les uns après les autres s'entasser sur le pont de l'« Ascania » qui transportera une cinquantaine de civils.

DÉPART VERS LE CONTINENT

Touristes bloqués en Egypte par la guerre, et professeurs qui depuis six ans n'ont pas revu leur patrie, s'embarquent pour la première fois vers l'Europe.

Depuis plus de trois mois, les consulats des pays d'Europe sont assiégés de demandes de la part de leurs ressortissants. Pour des raisons aussi péremptoires les unes que les autres, Français, Suisses, Belges ou Danois désirent, maintenant que la guerre est terminée, rentrer chez eux et retrouver les êtres qui leur sont chers.

Par petits groupes, selon les disponibilités des transports maritimes et sans que cela puisse retarder le rapatriement des soldats, qui ont un droit incontestable de priorité, les civils sont embarqués à destination de l'Europe.

Cette semaine, l' « Ascania », l'un des plus beaux paquebots de la Cunard Line, qui, avant la guerre, faisait la navette entre l'Angleterre et le Canada, prenait à son bord un groupe d'une cinquantaine de civils, Français et Suisses tout heureux de retrouver les leurs, après cinq ou six années d'anxieuse séparation.

Deux mille soldats, trois cents officiers, cinquante civils, telle allait être, au moment du départ, la cargaison de l' « Ascania ». Les soldats étaient à bord dès la matinée, et avec cette facilité d'adaptation à laquelle prédispose sans doute la vie sous les tentes, dans les sables du désert ou dans les « dug-out » des fronts, se sentaient déjà « at home » dans cette grande caserne flottante. Allongés sur leurs couvertures, les ceintures de sauvetage sous la tête en guise d'oreiller, certains faisaient un somme, alors que d'autres préféraient faire une partie de dominos avec des pions minces comme des lames de rasoir.

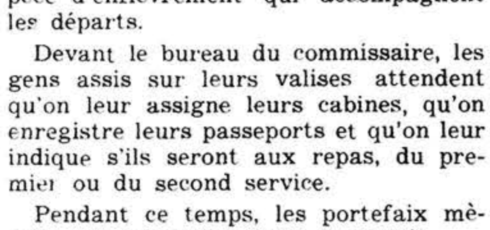
Par l'escalier des premières, colonels aux cheveux grisonnants, commandants aux moustaches en brosse, capitaines couleur brique-sous-la-pluie montaient depuis la coupée et jusqu'à leurs cabines leurs effets personnels. Pas de porteurs et pas d'ordonnances, et tant pis pour le colonel qui, sans doute rapatrié définitivement en Angleterre, eut à faire quatre fois la navette à travers les couloirs et les escaliers compliqués du navire pour monter jusqu'à sa cabine ses malles et ses colis.

Les civils ne commenceront à embarquer qu'à trois heures. En attendant, dans la grande salle à manger des premières, on m'invite aimablement à partager le repas des officiers.

Cristallerie fine, fleurs sur la nappe blanche et des stewards impeccables, qui se penchent vers vous pour recevoir en confidence le choix dont vous aurez bien voulu honorer le menu. N'était l'uniformité khakie des convives, on aurait pu facilement se croire au départ d'une de ces croisières de luxe, où les grands désœuvrés de l'avant-guerre allaient promener leur ennui.

Mais pour avoir si facilement retrouvé son ambiance de temps de paix, l'« Ascania » n'en a pas encore oublié la guerre. Le paquebot a essuyé le feu à Tobrouk et à Tripoli, transporté les troupes vers les champs de bataille, ramené des blessés. « Landing craft », il est allé, bondé de soldats, jusqu'aux côtes de l'Afrique du Nord et de Sicile. Oran, Tarente, Salerne sont autant de noms qui s'inscrivent au palmarès du navire.

Et un soutier tout luisant de sueur et de graisse qui émerge des entrailles du navire me raconte patiemment comment on s'en est tiré à tant de reprises, ajoutant comme pour lui-même: « Long life to the Merchant Navy ».



●

« Les voilà! » dit quelqu'un. Et de loin nous apercevons une chaloupe remplie à ras-bord de gens et de bagages.

Plus de femmes que d'hommes dans ce groupe, et comme j'en faisais la remarque, une dame s'écrie: «Mais oui, on nous avait dit: pas d'hommes sur ce bateau, nos maris partent séparément. » Et elle lance un long regard au pont couvert de grands gaillards aux torses nus.

— Des hommes, bien sûr, madame, mais ce sont des soldats !

Les quelques messieurs qui partent et ceux qui sont venus jusqu'à bord accompagner leurs femmes semblent accablés de leur responsabilité de maris. Les femmes seules se débrouillent, et même fort bien.

— Ah ! ce qu'on est fatigué !

Et sur les visages dépoudrés, les yeux cernés, on lit l'insomnie, la fatigue du voyage dans le train du Caire ou de Port-Saïd jusqu'à Alexandrie et cette espèce d'enfièvrement qui accompagnent les départs.

Devant le bureau du commissaire, les gens assis sur leurs valises attendent qu'on leur assigne leurs cabines, qu'on enregistre leurs passeports et qu'on leur indique s'ils seront aux repas, du premier ou du second service.

Pendant ce temps, les portefaix mènent une véritable gigue de plaisir.

Après un si long chômage forcé, ils voient poindre à l'horizon la renaissance de cette admirable ère de « bakchiches » et de travail où les valises se comptent en shillings et où il est permis de temps à autre d'escompter d'un passager particulièrement généreux quelques objets devenus superflus, mais qui n'en ont pas moins une belle valeur marchande.

Une passagère qui n'a pas l'air très affolée, et allonge sur ses valises ses longues jambes couvertes d'un bourgeron de toile bleue, c'est Ella Maillart. La grande voyageuse, l'écrivain, sourit à « Images ». Elle nous a donné déjà une interview dans le Mousky, et dit non sans une pointe d'ironie: « On vous retrouve donc partout ! » Le photographe se débat avec la pénombre pour fixer le regard bleu, les cheveux courts retenus par un serre-tête de joueuse de tennis, de l'éternelle voyageuse. Je n'ai pas le temps de demander à Mme Maillart qui rentre en Suisse, sa patrie, quels sont ses projets d'avenir, mais gageons que le canotage à voile sur le lac de Genève ne saura pas la retenir trop longtemps.

Entre son papa Français et sa maman Suisse, Colette Pommier a l'embarras du choix. Il est difficile de dire à la « dame » si l'on est heureuse de rentrer dans l'une ou l'autre des deux patries. Pour l'instant, Colette fait sauter ses deux nattes nouées d'un ruban rose et essaye de retrouver des souvenirs d'enfance ou se mêlent sans doute les images créées dans son imagination par les récits que lui ont faits ses parents.

Pour les deux stewardesses du bord, dont la mission est de veiller au confort des passagères et des enfants, ces deux bouts de nattes qui sautillent entre les corps khakis allongés sur le deck sont une véritable joie ; signe concret que le cauchemar de ces dernières années de guerre est bel et bien fini.

Chaque passager, chaque passagère a une poignante histoire à raconter. Tel va retrouver des vieux parents qui avaient désespéré de jamais revoir leurs enfants, et telle mère attend anxieusement que l'on lève l'ancre pour arriver plus vite auprès d'un fils qui, après le camp de concentration, a besoin des soins maternels pour se remettre.

Pour d'autres, il y aura des vides autour de la table familiale. Des brassards, des tenues de deuil racontent assez éloquemment des histoires dont on n'a pas envie de connaître les détails.

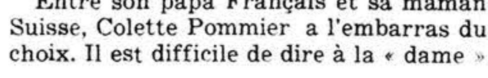
Les formalités au moment du départ. Les passagères ont le sourire...

Quant à Mlle X..., qui est trop modeste pour nous dire son nom, venue en Egypte en touriste, elle y a été bloquée par la guerre et est restée à l'hôpital Victoria du Caire où, pendant cinq ans, elle a travaillé comme infirmière. Elle reprendra maintenant, en Suisse, ses études médicales.

Pour Ariane Zananiri âgée de quatre ans, et que sa maman emmène voir grand'mère, la France n'est qu'un mystère lointain. Ariane est née sur les rives du Nil où, du reste, elle reviendra.

Française, mariée à un Egyptien, Mme Kamel Ghaleb bey va faire en France la connaissance de deux gendres que la guerre lui a donnés, et voir un fils qui poursuit ses études en Suisse.

Mme Moanna, M. et Mme Larousse vont retrouver leurs familles dont, depuis le début de la guerre, ils n'ont eu que très peu de nouvelles.



Déjà entre voyageuses des amitiés se lient. Poliment, chacune offre à l'autre la couchette supérieure, la plus agréable parce qu'elle est au-dessous du hublot. Les officiers se présentent ; ce voyage d'un peu plus de trois jours leur permettra de « brush up » leur français. Quel dommage qu'ils n'auront pas le temps entre Toulon et l'Angleterre de s'arrêter pour faire un peu de pratique! Un train spécial les amènera par voie de continent tout droit chez eux.

Dans les confortables fauteuils du salon, ou appuyés au bastingage, les passagers échangent des souvenirs d'autres voyages, et parlent de ceux qu'ils vont retrouver. Tout le monde est fatigué, mais trop heureux, trop ému, pour pouvoir descendre aux cabines. Et qui s'attendait au confort de ce grand paquebot luxueux, alors qu'on était prêt à rentrer chez soi à bord du plus petit des cargos ?...

Et d'ici quelques mois, les uniformes mis au rancart, les tweeds sortis de la naphtaline, les touristes reviendront, cette fois-ci de leur propre gré, dans les admirables ports de l'Orient.

G. S.



Déjà entre passagères des amitiés se nouent. Des bouées de sauvetage sont distribuées.

Les Chinois, établis aux Etats-Unis et ayant acquis la nationalité américaine, célèbrent la nouvelle de l'armistice par la danse des dragons dans une rue de New-York.



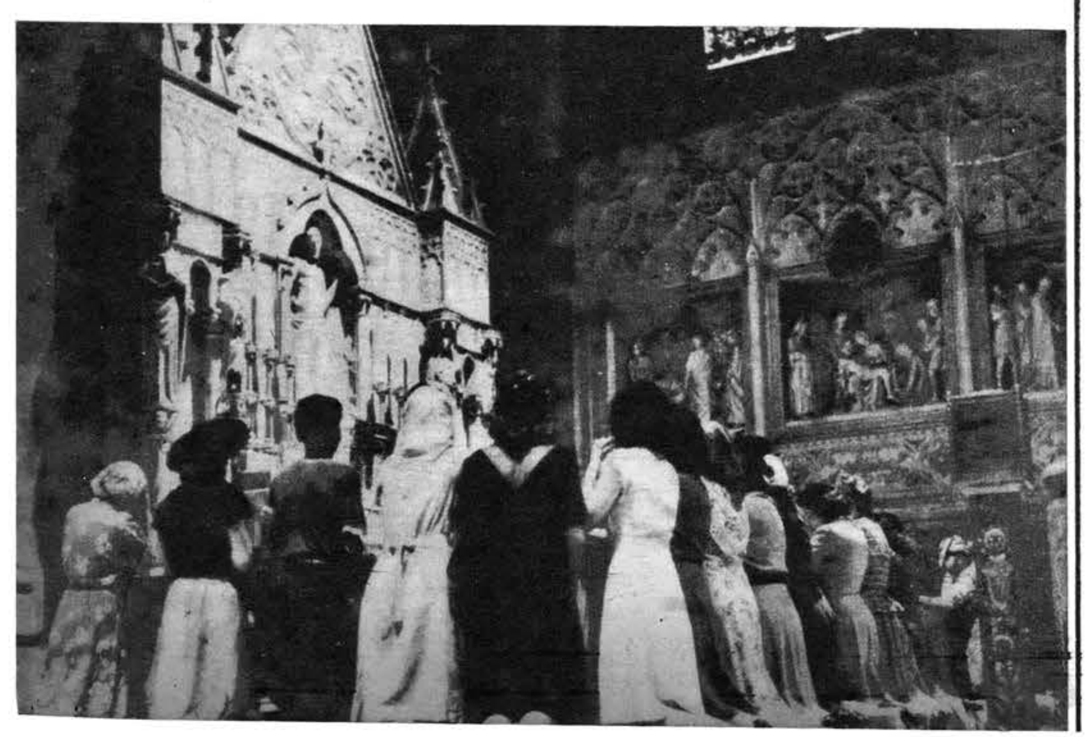
Le président des Etats-Unis et Mme Truman saluent la foule massée devant la Maison-Blanche après que le Président eût annoncé la nouvelle de la capitulation définitive du Japon.

V-J AUX ÉTATS-UNIS...

Diverses manifestations ont été organisées à travers les Etats-Unis pour fêter la capitulation du Japon. Dans les grandes villes comme dans les plus petites bourgades, un cri de délivrance s'est élevé de partout. La colombe de la paix a remplacé définitivement, et dans le monde entier, le spectre de la guerre

A New-York, le public recueilli a manifesté sa reconnaissance au Christ miséricordieux.

↑Des Américains d'origine italienne lancent en l'air drapeaux et toutes sortes de paperasses en signe de joie à la nouvelle de la capitulation inconditionnelle du Japon.



SHINTOISME... BOUDDHISME

Au Japon, le Bouddhisme, religion si humaine, a subi une éclipse au profit du Shintoïsme et de son interprète divin, l'Empereur. Seul le Bouddhisme, rétabli, pourra servir de véhicule aux valeurs morales de la civilisation.

La capitulation du Japon a été accompagnée de la part des dirigeants nippons de telles considérations que la presse mondiale, et spécialement la presse américaine, ont été amenées à faire les plus expresses réserves, à témoigner des plus graves appréhensions.

En effet, la radio japonaise — pour ne pas parler de certaines déclarations nettement revanchardes — a eu, pour l'usage interne, une toute autre résonance que pour les transmissions à l'usage de l'étranger. Ici, on a fait nettement l'aveu de la nécessité de la capitulation, de l'impossibilité de poursuivre la lutte devant les deux grands faits nouvellement survenus : l'entrée en guerre de la Russie soviétique et l'emploi de la bombe atomique. Là, on parle plutôt de maldonne, de regroupement, d'examen nouveau, pendant une trêve opportune, d'une opération mal engagée mais qu'on reprendra pour la libération de la Grande Asie, c'est-à-dire pour la réalisation de l'hégémonie japonaise.

En présence de ces deux sons de cloche, tellement différents, il est naturel que l'opinion mondiale reste troublée ; d'autant plus que la capitulation soudaine du grand empire asiatique a surpris tout le monde, même les principaux intéressés, comme les Etats-Unis. Tout avait été préparé pour la capitulation de l'Allemagne, escomptée depuis longtemps. Pour le Japon, on s'est trouvé complètement pris au dépourvu.

Devant le complexe allemand, on était surpris, parfois dérouté. On finissait, cependant, par trouver la filière de l'état d'esprit le plus incongru, comme, en plein XXe siècle, cette mystique d'un Führer. Mais, devant le complexe japonais, la raison occidentale est totalement désarmée, comme si on abordait dans une autre planète où vivrait une humanité différente.

C'est pour résoudre cette difficulté préalable que nous qualifierons de « contact impossible » avec les populations nippones, que les Alliés ont accepté la condition japonaise de traiter avec le Mikado et d'agir par le Mikado. Ce n'est certes pas de gaîté de cœur qu'ils se sont résolus à cette concession. La démocratie américaine, comme le marxisme soviétique ne peuvent éprouver que répugnance à sanctionner, en quelque sorte, le « régime divin » qui amena le Japon à cette « démesure » d'orgueil.

Il en fut tout autrement pour l'Allemagne. D'abord, on proclama qu'on ne pouvait traiter avec un régime qui mettait en cause les principes mêmes de notre civilisation. Puis, on dressa les plans pour « désinfecter » l'Allemagne hitlérienne, la rééduquer et enfin la rendre digne d'entrer — après un stage plus ou moins long — dans la famille des nations.

Est-ce que, pour le Japon, on renoncerait à pareille rééducation ? Le confinerait-on dans ses îles sous le pouvoir absolu de son Empereur-Dieu, avec le moins de contact possible avec le reste du monde ?

Reconnaître, ainsi, au Mikado toute source d'autorité, est une solution bien pessimiste. Nous ne la comprenons que si elle ne constitue qu'une mesure provisoire pour faciliter les opérations de désarmement et d'occupation. A ce point de vue, les Alliés ont raison. En présence d'une armée et d'une population fanatisées, pour qui le suicide est un acte hautement méritoire, toute autre solution que d'employer le prestige « divin » de l'Empereur était dangereuse.

Toutefois, si on veut intégrer le peuple japonais — dont les qualités et les vertus sont certaines — dans la Communauté humaine, les Nations Unies ne peuvent permettre qu'un gouvernement théocratique puisse continuer à dévoyer l'esprit de 80 millions d'hommes. Mais, objectera-t-on, lutter contre un fait matériel est possible ; contre un fait spirituel, c'est autrement aléatoire. Essayer d'atteindre ce qui est une « croyance » n'est-ce pas la renforcer ? — En principe, c'est exact ; mais, au Japon, les Alliés ont en mains un levier, et s'ils savent s'en servir, ils pourront ruiner la « divinité » de l'Empereur et permettre aux populations nippones — si intéressantes par tant de côtés — d'évoluer dans un sens démocratique.

En effet, le prestige du Mikado n'a pas toujours été ce qu'il est depuis 80 ans. Le fondateur de la dynastie, Djimmou était un chef de clan qui, vers l'an 600 avant notre ère, remporta une éclatante victoire sur les Aïnos, peuplades de race sibérienne, habitant le nord de l'archipel nippon. Tout comme les rois capétiens — avec lesquels les historiens japonais, comme Katsouro Hara, soulignent la ressemblance — les successeurs du prince de Yamato entreprirent le « rassemblement » de la terre nippone. La lutte contre les clans dura plus de 1.000 ans, et ce ne fut que vers 500 après J.-C., sous l'empereur Keitaï, que le Japon devint un empire unifié. Durant cette longue période confuse fut construite la croyance dans l'origine divine de la dynastie. Opération d'ailleurs peu originale. Quel est le souverain de l'Extrême-Orient qui n'est ou ne fut, plus ou moins fils du Ciel, descendant d'une divinité solaire ? Le cas du Japon n'est donc pas singulier, constatation non dépourvue de valeur.

L'Empire unifié ne fut pas de longue durée. La féodalité, un moment vaincue, triompha de nouveau. Toute une longue série d'empereurs impuissants assista aux luttes sanglantes des grandes maisons féodales, analogues aux querelles — c'est Katsouro Hara qui parle — des maisons d'Orléans et de Bourgogne. Tantôt l'un, tantôt l'autre des grands feudataires l'emportait, et c'était le régime du Shogounat, c'est-à-dire le gouvernement d'un « Maire du Palais » à qui l'Empereur, confiné dans un palais, était censé déléguer le pouvoir. Cette disparition totale du prestige impérial avait coïncidé avec l'apparition du Bouddhisme au Japon et, avec lui, de la civilisation chinoise. Toutes les classes cultivées furent promptement bouddhistes, et le Shintoïsme — vieille religion de la nature — se réfugia chez les pêcheurs et les paysans.

Le gouvernement du Shogounat, et avec lui, l'éclipse du prestige impérial resta jusqu'en 1868, date de la grande révolution qui amena la ruine de la féodalité et la restauration du pouvoir du Mikado.

Alors fut organisée, avec de savantes méthodes — que l'Allemagne hitlérienne imita depuis — une propagande systématique pour le rétablissement de la vieille religion nationale et de son interprète divin, l'Empereur, descendant de la déesse solaire Ameterasu. Par contre, le Bouddhisme, cette religion si humaine, subissait une grave éclipse.

Nous avons fait toute cette longue considération pour indiquer dans quel sens peut seulement se faire la cure de l'âme japonaise. Le peuple nippon, hautement doué, est — sauf dans l'art — totalement dépourvu de génie créateur. Sa civilisation lui fut apportée de la Chine avec les missionnaires bouddhistes. C'est encore en Chine que se trouvent les grandes autorités religieuses du Bouddhisme qui constitue un système religieux d'une rare tolérance Pendant des siècles, les hautes classes japonaises ont été pénétrées de la philosophie de Bouddha. Il n'est pas possible qu'une vague de chauvinisme ait pu faire disparaître une imprégnation séculaire.

Depuis la première annonce de la capitulation japonaise, la presse des deux hémisphères se demande comment entrer en contact avec cette population isolée et fanatisée qui semble vivre dans des normes tellement différentes. Pour y parvenir, il faut atteindre la barrière shintoïste et rétablir le contact par l'intermédiaire du Bouddhisme qui peut servir de véhicule aux valeurs morales et spirituelles de notre civilisation.

A. BEZIAT

Un quart d'heure avec

ARTHUR KŒSTLER

Auteur de plusieurs ouvrages et grand voyageur, M. Arthur Kœstler, de passage au Caire, nous a confié quelques-unes de ses expériences de la « condition humaine ».



Il y a quelques années paraissait en anglais un livre violent, d'un réalisme inégalé : « Dialogue avec la mort ». Du coup, son auteur, Arthur Kœstler, la veille peu connu, attira la curiosité de milliers de lecteurs.

Qui était cet Arthur Kœstler ?

Ce qu'on savait de lui, c'est que, né en Hongrie, il avait adhéré très tôt au parti communiste et que, s'étant rendu comme André Gide en U.R.S.S., il en était rentré déçu — mais pour des raisons plus orthodoxes.

Le militant social ne se décourage pas pour cela. Il dénonce bien au contraire ce qu'il appelait l'hérésie staliniste, et s'applique davantage à l'étude de la doctrine « orthodoxe » du marxisme. Puis il s'établit en Angleterre, dont il parle et écrit admirablement la langue — il publie des articles, voyage, se rend en France où il fait la connaissance d'André Malraux.

En 1936, c'est la guerre civile d'Espagne. Kœstler est correspondant du « News Chronicle » auprès des Républicains. Il s'enflamme pour leur cause et envoie à son journal des articles passionnés et passionnants.

Mais la guerre d'Espagne fait aussi de lui un écrivain et un romancier d'une singulière puissance. C'est qu'en effet, il n'est plus l'homme des doctrines ou d'une doctrine. Sur le champ de bataille où l'être humain se démasque devant la douleur et la mort, il a pu vivre l'expérience de la tragédie de l'homme. Et ce qu'il a appris dans les livres ou dans la mesquinerie des souffrances quotidiennes acquiert pour lui une valeur plus vivante, plus âpre et plus agressive.

Mais voici que la guerre d'Espagne est terminée. Kœstler, qui, s'il n'a pas lutté avec les Républicains, a du moins lutté *pour* eux, se réfugie en Afrique du Nord et s'engage dans la Légion étrangère. Il y demeure jusqu'en 1941. Sept mois après l'armistice français, il s'évade en Angleterre. Il habite Londres désormais et ne le quittera que pour se rendre en Palestine.

Au Shepheard's, j'ai demandé à rencontrer M. Arthur Kœstler.

J'ai vu s'avancer vers moi un homme jeune, petit de taille, au teint brun et mat. Mais dans ce visage brille un étrange regard vert clair.

Les mains sont nerveuses, les bras s'agitent. Mon interlocuteur a la parole singulièrement rapide... mais non point facile pour cela...

...Car il résiste à l'interview, à toute interview...

— Non, je ne puis parler comme ça... Il y a chez moi un je ne sais quoi qui me retient, car j'aurais beaucoup de choses à dire. Cela fait trois ans que je n'ai pas écrit d'articles.

Et puis, à brûle-pourpoint :

— Tenez, intitulez votre article : « Refus d'interview... »

A force d'insistance, pourtant, nous voici sur un sujet.

— Vous avez, n'est-ce pas, un livre sur le métier ?

— Oui, un roman dont l'action se déroule en Palestine. Je ne sais pas encore comment je vais l'intituler — « Thieves in the Night », peut-être...

« La Palestine présente, voyez-vous, l'exemple d'une expérience sociale passionnante et pose, en même temps, les problèmes les plus tragiques qui puissent attirer et retenir l'attention de l'écrivain. Quel écrivain ? Non point le romancier en robe de chambre, mais celui qui s'élance dans le plein air et vit lui-même l'aventure humaine. L'écrivain qui opère la synthèse de la politique et de la psychologie dans le genre d'un Malraux ou d'un Ignazio Silone. Telle est ma conception de l'écrivain.

« Et c'est pourquoi j'ai passé sept mois à mener mon enquête en Palestine. J'ai vu et entendu tout le monde ; j'ai couché dans des colonies juives, mangé avec des moukhtars arabes, bu avec des Anglais. Je rentre les valises remplies de notes, après avoir lu tout ce qui a été écrit sur la Palestine... à partir de l'Ancien Testament. »

— Ainsi donc, fidèle à l'idée que vous vous formez de l'écrivain, vous avez joint au document écrit le document humain.

— Oui, et je maintiens que l'ère des hommes de lettres en pantoufles est close. « Vivre dangereusement », les œuvres qui survivront, voilà la formule de l'avenir.

« Si vous m'interrompiez pour que je vous parle de ma propre expérience de l'homme que j'ai acquise dans les moments psychologiques où le masque tombe, où l'on cesse de jouer la comédie pour se révéler à soi-même et aux autres sous des traits dépouillés et nus, je vous répondrais qu'il ne peut s'agir de parler de l'homme en général, mais de chaque homme en particulier. La réaction de chacun devant ce qui le dépasse est ici une affaire intime et individuelle. C'est un leitmotiv que j'ai emprunté à Malraux et qui figure en exergue du « Testament Espagnol ».

« Malraux a dit aussi : « La vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie ». Cette phrase lapidaire de la « Condition humaine » est, dans cet ordre de pensées, la plus sage qui ait jamais été prononcée. Elle veut dire qu'en tant qu'unité sociale, elle ne vaut rien, cette vie de l'individu en présence de la société, mais la vie en tant qu'entité biologique ou mystique ne peut entrer dans le nombre.

« Aussi, dans un monde où de plus en plus le but tend à justifier les moyens, il me semble qu'on ne saurait trop méditer la parole de Malraux. »

CH. A.



LES A.T.S. CHEZ HITLER

Les A.T.S. ont visité les ruines de la chancellerie de Berlin d'où Hitler a dirigé pendant plus de dix ans le sort de l'Allemagne. Elles ont emporté des débris de la table de travail du Führer en souvenir de leur visite.



Deux jeunes et jolies filles interprètent une saynète à la manière de Hollywood, à Piccadilly Circus, à la grande joie des passants qui s'arrêtent pour suivre le spectacle.

...ET V-J A LONDRES

Londres a accueilli avec un enthousiasme frénétique la fin définitive de la guerre. Cette fois, tout est bien terminé. La hantise des hostilités n'est plus qu'un mauvais souvenir dont on tâchera de se remettre avec le temps. Voici un reportage photographique du V.J. Day à travers les rues et les places de la capitale britannique en liesse.

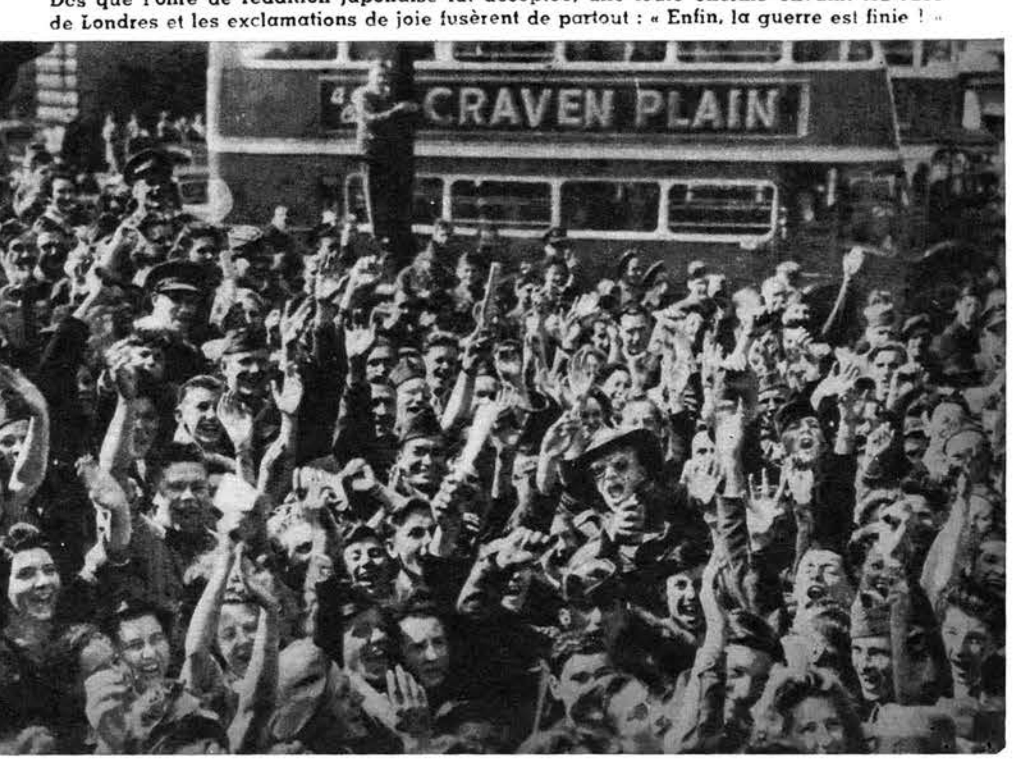


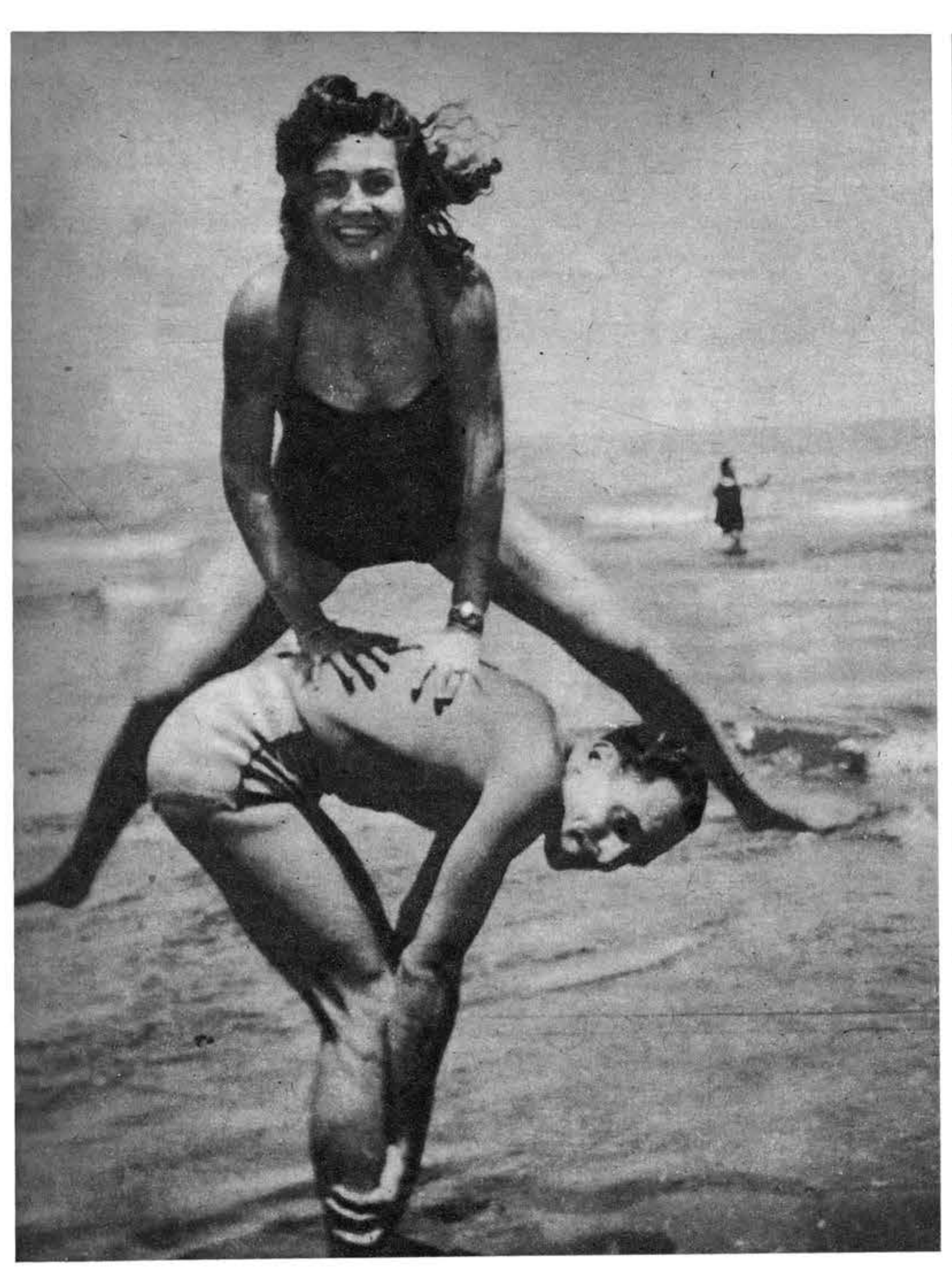
Toutes sortes de paperasses, coupées en petits morceaux, jonchent les rues. Les habitants expriment leur joie exubérante.



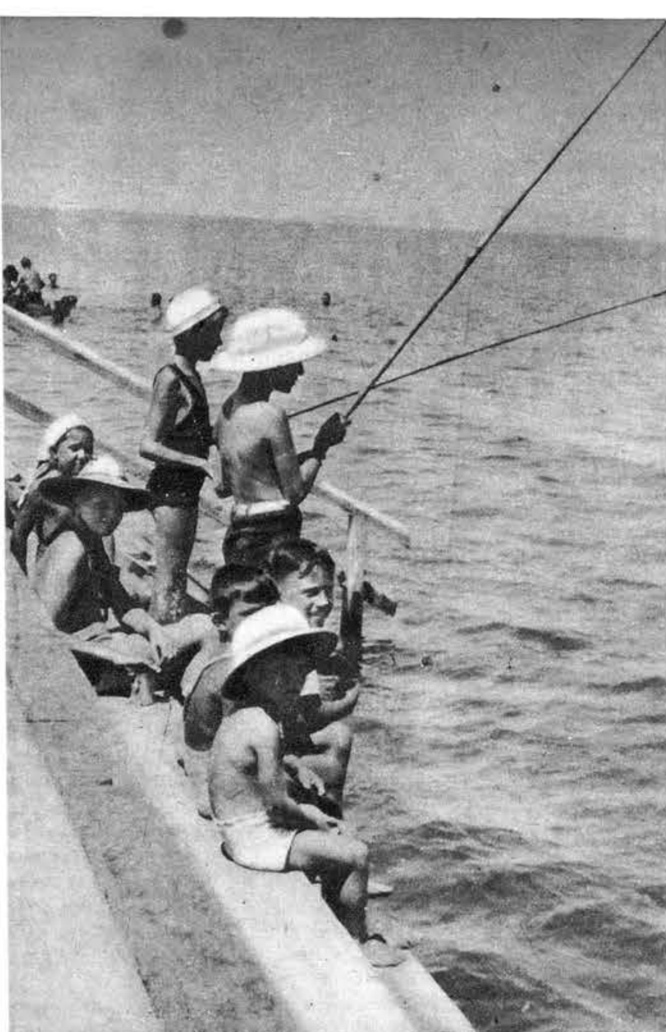
Un membre de la mission militaire chinoise à Londres est porté en triomphe alors qu'il traverse Piccadilly Circus.

Dès que l'offre de reddition japonaise fut acceptée, une foule énorme envahit les rues de Londres et les exclamations de joie fusèrent de partout : « Enfin, la guerre est finie ! »





Saute-mouton, une distraction de la plage. Ces jeunes gens s'en donnent à cœur joie.



La pêche au bord de l'eau, joie des enfants et des grands, coiffés d'un casque blanc et alignés le long du débarcadère.



Un croiseur construit avec du s premiers prix du concours. Se

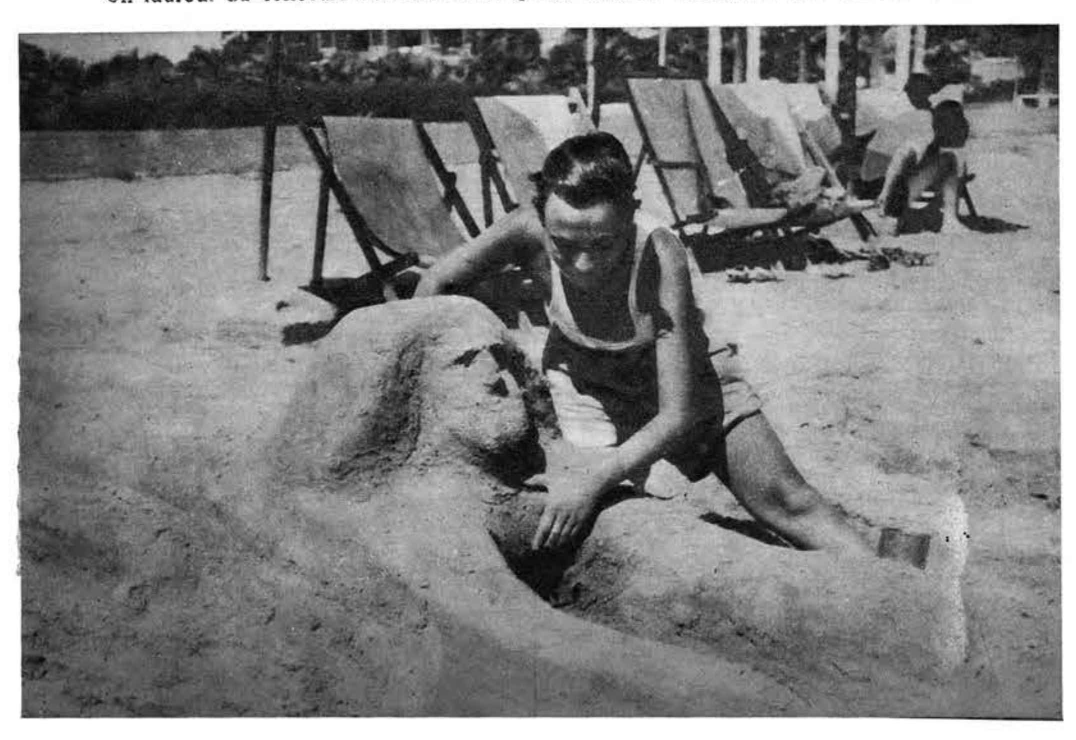
Week-end CHEZ DE

Après six années de marasme, Port-Saïd se prépare à la reprise cor dant, sa plage aussi bien que celle de Port-Fouad, sur l'autre rive du l'affluence des estiveurs. Notre délégué a récolté sur place les imp



Les animaux eux-mêmes s'en vont faire trempette en compagnie de leurs maîtres.

Un lauréat du concours de Port-Fouad qui a construit un sphinx aux traits puissants.



Port-Saïd, victime commerciale de la guerre, Port-Saïd, ville des « ship shandlers », des agences de navigation, des « antiquaires » et des restaurants de nuit, ville des « mauvais garçons », d'après Paul Morand, de l'opium trafiqué au nez de la police, d'après Henry de Monfreid, ville à double visage (visage arabe et visage international), ville que les romanciers en mal d'exotisme considèrent comme la porte de l'Orient, ville où, avant la guerre, les grands paquebots soufflaient un peu avant de faire le grand saut dans la mer Rouge et l'océan Indien, se réveille, ce samedi-là, avec le sourire à la suite de l'offre de reddition japonaise. Un cauchemar de six années maigres venait de prendre fin.

J'entre chez un coiffeur. Il est encore tout excité des nouvelles qu'il vient de lire dans le journal. Et, tout en me savonnant vigoureusement le menton, il bavarde : « Ah ! Monsieur, dit-il, Port-Saïd a été la grande victime de la guerre. Pensez que dès la déclaration de guerre italienne jusqu'à la libération de l'Afrique, le Canal était virtuellement fermé. Depuis, nous n'avons eu que des matelots toujours rasés de près avant de quitter leurs bateaux. Mais maintenant tout va changer, continue-t-il en aiguisant son rasoir d'un geste décidé. Nous reverrons bientôt les barbes d'antan. Ah ! ces barbes ! fait-il avec un soupir de regret. J'en rasai, si l'on peut dire, de toutes les couleurs. Barbes hollandaises, anglaises, françaises, norvégiennes... je pouvais reconnaître la nationalité d'un client rien qu'à la façon dont il prononçait le mot « barbe ». Croyez-vous que toutes ces barbes reviendront ? »

Je quitte ce Figaro étourdissant pour me rendre à la plage.

La plage de Port-Saïd n'est pas une plage comme les autres. A Alexandrie, par exemple, il y a plusieurs plages se faisant concurrence. A Port-Saïd, rien de tel : il n'y en a qu'une. Vous l'aimez ou vous ne l'aimez pas. Elle a, cependant, ses fanatiques. Parmi eux, les femmes dominent. Il y en a qui ont connu Port-Saïd lorsqu'elles étaient à l'âge tendre et qui, maintenant, promènent leur progéniture sur ce même sable qui a été foulé par elles pendant de nombreuses années. Toutefois, malgré leur fidélité, elles vous disent à l'oreille en hochant la tête tristement : « Quel dommage ! Port-Saïd n'est plus la même ville. Elle se démocratise. »

La plage est absolument bondée. Le moindre vent entre-choque le haut des parasols qui abritent de leur ombre des familles entières. Les cris des parents, des enfants et des marchands ambulants dominent celui des vagues qui ne sont d'ailleurs jamais bien fortes. Quelques cafés, construits en roseaux, abritent nombre de baigneurs. Ceux-là savent estimer une jolie fille lorsqu'ils en voient passer une. Leur « estimation » n'est pas toujours exacte. Mais des goûts et des couleurs...

Sur le coup d'une heure, sonnée au beffroi de l'église voisine, la plage se vide. Les ombrelles abandonnées donnent alors une ombre qui ne protège plus personne.

Après la sieste, tout Port-Saïd se retrouve aux cafés et aux pâtisseries de la rue principale. Les jeunes gens de la ville qui attendent la saison estivale pour nouer de nouvelles relations, passent et repassent sous les arcades en bombant le torse. La plupart des estiveurs auxquels vous vous adressez vous racontent en bâillant qu'ils s'ennuient terriblement. « Mais, ajoutent-ils, nous restons ici jusqu'à fin septembre ! ! ! »

Le soir, Port-Saïd s'illumine. Les bateaux dans le port scintillent de mille feux : spectacle que l'on avait oublié. Les mêmes personnes que l'on a rencontrées toute la journée s'installent au casino pour voir danser la « jeunesse ». Car pour danser aujourd'hui il faut être un « moins de vingt ans ». Le jitterbug n'est pas une danse : c'est un sport violent.

Enfin, à minuit, les cafés se vident et les rues se calment. Seuls, quelques matelots en rupture de bar circulent encore en interpellant les rares passants. Près de la mer, sur la corniche bordée de palmiers nains, le ressac arrive enfin à faire entendre sa voix. Port-Saïd s'endort.

COTÉ PORT-FOUAD

Port-Fouad est probablement la seule ville au monde qui ne possède aucun chômeur. Elle abrite, dans ses multiples villas aux tuiles rouges et aux jardins verdoyants, toute une population laborieuse pour qui le « Canal » est comme un père nourricier.

En semaine, Port-Fouad ne vit pas, il travaille. Cet état de choses est changé, en été, par l'afflux des estiveurs oisifs qui envahissent les rues calmes de la petite cité. Le bac les déverse en groupes com



able et qui a obtenu un des
constructeurs en sont fiers.



La descente en toboggan. La chute est rapide, et brusque sera le contact avec l'eau. C'est là un amusement très prisé.

LESSEPS

**merciale. En atten-
Canal, connaissent
essions qui suivent.**

pacts, les marmots, coiffés d'un casque blanc, se traînant dans le sillage de leurs mamans. L'unique autobus de l'endroit est pris d'assaut et amène tout le monde à la plage.

Le dimanche, Port-Fouad se réveille de sa fausse léthargie. La population de l'endroit prend possession de « sa » ville qu'elle a abandonnée durant toute la semaine aux intrus. Port-Fouad ressemble alors à une ville de province française. Après la messe, les fonctionnaires de la Compagnie se retrouvent tous dans les deux clubs construits par cette administration sur le bord de la mer. L'un est destiné aux employés et ouvriers, l'autre aux hauts fonctionnaires et aux officiers des armées alliées.

J'arrive de bonne heure au second où garçonnets et fillettes, pensionnaires d'une colonie de vacances voisine patronnée par la légation de France, se livrent à un concours de sculpture sur sable. L'imagination de ces gosses est orientée vers les sujets guerriers. Ce ne sont que fortins, blockhaus, redoutes et camps militaires entourés d'une « muraille de Chine ». Les petites filles sont aussi militaristes que les garçons, et trois d'entre elles construisent avec ardeur un véritable « dispositif avec défenses en profondeur ». Trois matelots en herbe ont « lancé » un magnifique cuirassé ; rien n'y manque : tourelles, postes de commandement, artillerie « lourde ». L'illusion est vraiment parfaite. « C'est le Richelieu », disent-ils fièrement. Tout près d'eux, un adolescent, amateur d'égyptologie, a élevé un Sphinx énigmatique. L'éternel et l'éphémère !

Quatre prix récompensent les efforts de ces jeunes constructeurs, après quoi tout le monde se jette à l'eau. La mer est d'un calme d'huile. Le toboggan est pris d'assaut. Ce ne sont que glissades vertigineuses dans l'eau au milieu des cris de joie et des éclaboussements d'écume. Un jeune téméraire accomplit la descente debout. Sa silhouette, glissant à toute vitesse, se détache avec netteté sur le fond bleu de l'horizon et sa performance difficile provoque des murmures d'appréciation de la part des initiés. Près du débarcadère en bois où des gosses se livrent aux plaisirs de la pêche, deux « cutters » abordent. De l'un d'eux débarquent un Anglais et une Anglaise qui se rendent directement au bar, y achètent trois bouteilles de bière et retournent à la nage à leur embarcation sans échanger un mot, tout en brandissant leurs bouteilles comme des trophées.

Quelque temps après, la mer se vide. Les tables, placées sous les ombrelles ou sous les arbres, sont prises d'assaut. C'est l'heure où l'appétit, aiguisé par la nage et l'air marin, rend les baigneurs impatients. Le bruit des conversations fait place au cliquetis des fourchettes. Ce calme est rompu brusquement par une gifle qu'une maman irascible administre à son rejeton en lui disant : « Ah non, tu ne voulais pas manger ton déjeuner et maintenant tu « me bouffes » les sandwiches de ton goûter ! Ça, c'est trop fort. »

La sieste se passe sans autre incident. La chaleur et l'humidité rendent tout mouvement pénible, et l'on se contente de paresser sur son fauteuil avec nonchalance. De temps à autre, quelqu'un bâille en jetant sans conviction un coup d'œil sur un magazine. Cette atmosphère dure jusqu'à cinq heures où une tapée de petits enfants âgés de 2 à 6 ans font leur entrée. Eux aussi ont leur concours et ils s'ébattent joyeusement sur du sable jaune préparé à cet effet. Mais c'est, pour moi, l'heure du départ. Je quitte à regret ce « coin de France » oublié sur la rive Asie pour me rendre à la gare. Mon week-end a fini trop vite.

B. C.

« Quelle sérénité au grand air et au bord de l'eau ! » semble dire cette jeune fille.



L'IMBROGLIO ARGENTIN

L'admission de l'Argentine à la Conférence de San-Francisco semblait absoudre le gouvernement Farrell de son régime fasciste. Mais la venue au pouvoir des Travaillistes anglais encourage les éléments démocratiques argentins.

Le problème de l'Argentine est autant d'ordre économique que politique. Economique, parce que la majeure partie des ressources du pays sont entre les mains des capitalistes étrangers, principalement anglais et allemands.

Les Argentins pensent que leur patrie est appelée à prendre la tête des mouvements tendant à débarrasser l'Amérique du Sud de toute influence étrangère, économique ou autre. Dès la venue de Franco au pouvoir, les grands propriétaires terriens de l'Argentine, aidés d'une clique militaire appelée G.O.U. (Grupo Oficiales Unidos dont le secrétaire était le colonel Peron, l'actuel vice-président de l'Argentine), rêvaient d'instaurer dans leur pays un régime dictatorial similaire au régime franquiste.

Le coup d'Etat militaire du 4 juin 1943 amena au pouvoir les forces fascistes de Ramirez, lui-même supplanté plus tard par Farrell. Mais pour que la nation argentine supporte, sinon activement du moins passivement, le nouveau régime, il fallait exciter le patriotisme argentin en lui faisant entrevoir le rôle lointain que l'Argentine devait jouer dans l'hémisphère occidental. Ce rôle était concrétisé dans la théorie du professeur argentin Bunge calquée sur le modèle du Zollverein allemand. Cette théorie, aidée par les richesses que la guerre avait déversées sur les Argentins, en exacerbant le nationalisme des habitants, permit aux forces fascistes de détourner l'attention du peuple de la politique en cours.

D'après Bunge, l'Argentine, la Bolivie, le Chili, le Paraguay et l'Uruguay ont une superficie totale de 2.120.847 milles carrés et une population d'environ 25 millions d'habitants. A l'intérieur de ce territoire, il y a assez de matières premières, y compris du fer et du pétrole, pour mettre cette Union dans une position dominante par rapport à l'Europe et aux Etats-Unis. Dans cette étendue, l'on trouve la plus grande partie de l'étain et du cuivre existant au monde ; il y a là un monopole de l'iode et du tanin. Cette région est la source des 40% de la production mondiale des produits médicinaux et le plus grand dépôt au monde de borax. Elle produit les 70% du maïs exporté dans le monde et les 23% du blé. Sa population animale est de 50 millions de têtes de bétail, de 70 millions de moutons et de 9 millions de chevaux.

En étudiant cette théorie de Bunge, il ne faut pas perdre de vue que la structure économique de l'Argentine durant ces cinquante dernières années était entièrement dépendante des marchés européens en général et du marché britannique en particulier. Les exportations argentines en 1940, lorsque les effets de la guerre commençaient à se faire sentir, étaient réparties comme suit : Grande-Bretagne 36,4% ; Etats-Unis 17,5% ; Europe Continentale 24,5% ; divers pays 21,6%. La guerre sous-marine allemande et la disparition de certains marchés européens montrèrent clairement aux Argentins que leur économie était destinée à servir un intérêt étranger plutôt que national.

L'opinion publique, reflétant cette instabilité économique, se divise en deux groupes. Un groupe demande une collaboration active avec les éléments démocratiques des Nations Unies. C'est ce groupe qui désire de toutes ses forces voir les grands domaines parcellés, les institutions démocratiques rétablies et fortifiées et une industrie locale créée. L'autre groupe, dont les intérêts dépendent de l'étranger, veut maintenir le *statu quo*. Ce dernier groupe est en faveur de la dictature et soutient le régime Farrell.

Le président Edelmiro J. Farrell aime chanter et jouer de la guitare. Surnommé le « Grand danois » à cause de sa laideur, il n'a aucune autorité réelle. Son vice-président, le colonel Peron, est l'éminence grise du régime. Il a une ambition démesurée et ne se sent vraiment heureux que lorsque le peuple, oubliant que le vice-président s'appelle Juan Domingo Peron, ne se réfère à lui que sous le titre de « Colonel ». Son énergie est sans limite lui permet de cumuler les postes de m nistre de la Guerre, de secrétaire du Tr vail et du Bien-Etre Social en plus de vice-présidence. La presse mondiale l surnommé le patron politique de l'Arge tine. En réalité, il dépend d'une clique majors, de capitaines et de lieutenants les commandants directs des troupes q ont fait la révolution, les hommes « Campo de Mayo » dominant le distri de Buenos-Ayres. Le chef de ce « Car po de Mayo » est le colonel Eduardo Avalos, surnommé « poker face ». Impe turbable, il fait et défait les ministres a gentins à volonté.

Evidemment, ces militaires sympathise avec les ex-régimes dictatoriaux d'Euro et surtout avec le régime de Franco. Ma avec la défaite de l'Allemagne en vue craignant un isolement politique en Am rique du Sud qui jouait en faveur de s grand rival le Brésil, l'Argentine romp avec l'Axe et lui déclara la guerre. Ce lui permit de siéger à la Conférence San-Francisco et amena certains journa à écrire « que la solidarité pan-américa ne était enfin atteinte ». Mais cette volt face de Farrell n'est que superficiell Tout le monde sait que les Allemands



Le colonel Peron, l'éminence grise du général Farrell, qui est ministre de la Guerre. Agé de 48 ans, le voici photographié dans son bureau devant un portrait de San Martin, libérateur de l'Argentine.

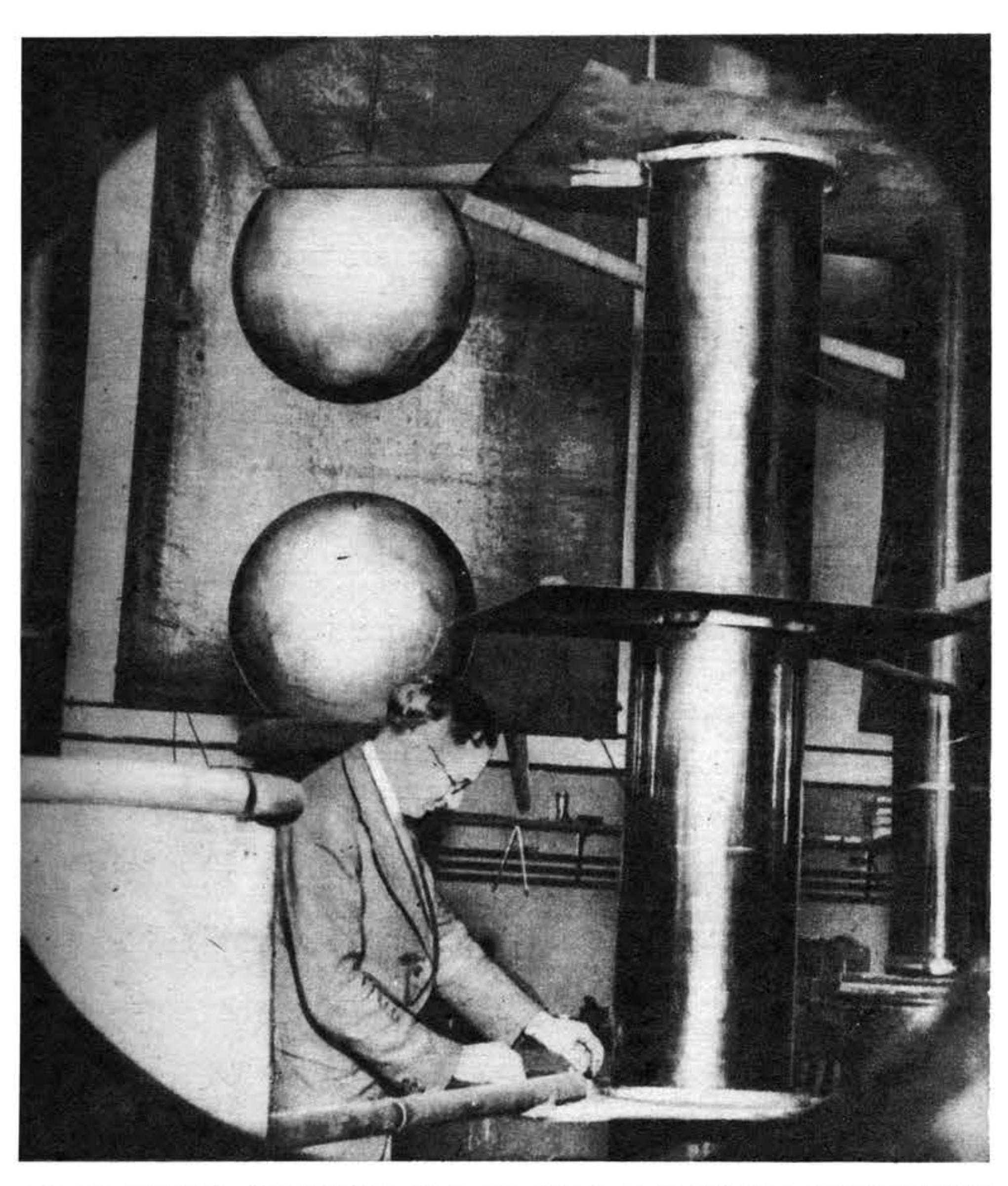
Argentine ont des intérêts énormes et ur colonie germanique puissamment nazifié Aujourd'hui, les pan-Germains de Bueno Ayres murmurent un nouveau slogan « L'Allemagne peut perdre une guerr mais elle ne perd jamais une paix », d sent-ils. Une légende circule déjà (légenc corroborée par les dernières histoires o sous-marins déchargeant une cargaiso mystérieuse) affirmant que le nazisme re naîtra sur les bords de La Plata, à moir que la ploutocratie nord-américaine n l'en empêche. L'idée qui se cache derrie re ces rumeurs est de réveiller les sent ments patriotiques des colons allemanc disséminés dans toute l'Amérique du Su de les amener à aider à la reconstructio de leur mère-patrie en détresse et, plu tard, de la venger.

Les clameurs soi-disant démocratique de Farrell et de Peron ne devraient trom per personne. Son régime est soutenu pa de puissants intérêts financiers en Arger tine et hors d'Argentine.

Si les démocrates argentins viennent a pouvoir, ils sont déterminés à faire de leu pays une grande nation économiquemer indépendante. La guerre aura déjà favc risé cette tendance en poussant à l'indus trialisation du pays. Pour la première foi dans l'histoire argentine, la valeur de l production industrielle a dépassé celle d la production agricole. L'Argentine possé de également une flotte grâce à la saisi des navires de l'Axe. Tous ces élément réunis permettront aux éléments démocra tiques de traiter sur un pied d'égalité ave les autres puissances mondiales.

BENEDICT

L'ÈRE DE LA BOMBE ATOMIQUE



ans son laboratoire de Cambridge où il s'est livré à des expériences atomiques depuis année 1932, le Dr Walton met au point un de ses appareils. Il a réussi à désagréger l'atome.

«L'AVENIR

nous réserve beaucoup de progrès dans la transmutation de la matière», nous dit Dr MOUCHARRAFA BEY, doyen de la Faculté des Sciences.

« En 1939, j'étais au courant des travaux des professeurs Hahn et Strassmann qui étaient parvenus, après de très longues expérimentations, à diviser non point l'atome, mais le noyau même de l'atome.

« Je dois vous dire, à ce propos, que l'originalité de la bombe atomique réside non point dans ce qu'elle utilise l'énergie de l'atome, mais dans le contenu du noyau lui-même, où se trouvent comprimés protons, neutrons et maints autres corpuscules. La bombe atomique devrait donc être appelée bombe nucléaire — tout comme la bombe ordinaire qui éclate par la désintégration en molécules doit s'appeler bombe moléculaire.

« La difficulté surmontée par Hahn et Strassman a été de briser le noyau qui, laissant échapper avec une énergie foudroyante ses corpuscules, allait frapper le noyau d'un autre atome, et ainsi de suite de manière à produire « une réaction en chaîne ».

« Et maintenant laissez-moi évoquer un souvenir : C'était en 1939, chez feu Ahmed Maher pacha qui donnait dans sa belle villa de Koubbeh une réception où je rencontrai le Premier Ministre actuel, S.E. Nokrachy pacha. Je venais d'apprendre la nouvelle de la réussite de Hahn et Strassman et j'en étais impressionné. J'en parlais à Nokrachy pacha et au Dr Faris Nimr pacha, comme d'une découverte destinée à révolutionner le monde et la politique. Je me souviens qu'ils trouvèrent cela extraordinaire...

Moucharrafa bey s'attache ensuite à donner des détails techniques sur la question, puis fournit des précisions utiles :

« On a parlé, dit-il, du V-1 et du V-2. L'ère de demain sera celle de l'U-235 !

« Pour être moins mystérieux, je vous expliquerai qu'il existe plusieurs variétés d'uranium et que c'est l'uranium dont le poids atomique est de 235 qui seul a laissé désintégrer son noyau. Cet uranium se trouve en quantité limitée et en proportion de 7/1000 environ dans toute masse de cet élément.

« L'avenir nous réserve, peut-être, beaucoup de progrès dans la transmutation de la matière, mais il faut parvenir tout d'abord à découvrir le moyen de désintégrer d'autres atomes, plus précisément les noyaux d'autres atomes, et peut-être qu'alors on fera revivre la « science de l'alchimie ».

« On voit l'intérêt de la découverte ! Désormais l'homme n'est plus l'esclave de l'atome... il le commande et transmute ainsi la matière. Quant à l'application industrielle de cette découverte, je ne puis en juger pour le moment. Mais il semble bien que l'organisation des recherches telle qu'elle est entreprise actuellement — c'est-à-dire non par des sociétés savantes ou des gouvernements isolés, mais sur le terrain international — augure d'un succès certain et de portée très lointaine.

« Enfin, la découverte de l'énergie nucléaire et son application à la bombe atomique fera faire à la science pure d'immenses pas en avant. Elle facilitera certaines recherches et confirme en tout cas la théorie d'Einstein sur l'énorme magasin d'énergie que constitue la matière, et que celle-ci produit par sa désintégration son annihilation. »

UTILISATION DE L'ÉNERGIE ATOMIQUE

Avec la bombe atomique, l'on entrevoit l'utilisation pratique possible de l'énergie atomique dans bien des aspects de l'activité humaine. Mais n'allons pas croire que le mode d'utilisation pratique soit déjà trouvé. En effet, ce n'est pas avec une bombe, si petite soit-elle, qu'on fera progresser un char, voler un avion, etc., car dans la bombe atomique tous les atomes de la petite masse d'uranium se désintègrent à la fois en une fraction de seconde et ensuite tout est fini. Il faudra, au contraire, pouvoir alimenter nos machines industrielles par une énergie atomique continue. Voilà dans quelle direction s'orienteront maintenant les recherches des savants.

D'ailleurs, ces recherches spécialisées ont commencé depuis des années et l'on pense déjà dans le monde savant que l'utilisation pratique des énergies fabuleuses de l'atome sera au point avant dix ans.

C'est alors seulement que l'on pourra se passer du pétrole, du charbon, etc., car le matériel roulant sera mû par quelques onces de matière dont l'énergie intraatomique lui communiquera des vitesses lentes ou vertigineuses pour un temps à peu près indéterminé. Le premier élément qui sera utilisé est l'uranium-235, isotope de l'uranium-238.

De deux kilos d'uranium-235, encaissés dans une boîte de la dimension d'une machine à écrire, l'on pourra extraire la même énergie et la même puissance que celles qu'on obtient de 500.000 litres de benzine. A ce compte, un char pourra franchir 700.000 kilomètres sans avoir à se ravitailler, et cela au prix de 1.000 dollars. Deux kilos d'uranium-235 à 1.000 dollars est l'équivalent d'un dollar par 300 litres de benzine.

Le mode d'emploi de l'uranium-235 sera assez simple. L'eau que l'on fera passer sur la petite masse d'uranium qui est poreux sera instantanément portée à une très haute température. L'eau émergera sous forme de vapeur à haute pression, dans une série de turbines. Cette énergie de l'uranium est due à sa dématérialisation en différentes substances. On obtiendra cette dématérialisation grâce à une petite quantité de radium placée dans le voisinage de l'uranium.

Quel que soit le mode d'utilisation que l'on trouvera à cette nouvelle énergie, pour la locomotion, il est certain que d'autres applications industrielles viendront s'ajouter nombreuses, à bref délai, à celle-là, comme cela s'est vu pour l'électricité. Par exemple, l'hiver, les habitations d'une ville entière pourront recevoir par des voies souterraines la chaleur d'un système central profondément localisé sous terre et alimenté par l'énergie intraatomique.

L'état climatique de l'atmosphère pourra être modifié à volonté. Des régions où règne la sécheresse pourront devenir fertiles. A cet effet, on les recouvrira de nuages artificiels par l'explosion qu'une quantité quelconque d'uranium dans une masse d'eau.

Grâce à l'énergie atomique, il sera possible de lancer d'un continent à un autre des projectiles chargés de colis postaux et d'articles variés. Le lancement d'un projectile sur la lune devient réalisable par cette nouvelle énergie, puisqu'on ne connaît pas d'autre force assez puissante pour imprimer à un corps une vitesse qui puisse vaincre l'attraction de la terre. Cependant l'homme devrait renoncer au voyage, n'étant pas d'une constitution à supporter une telle vitesse.

L'utilisation pratique de l'énergie intraatomique à dose infinitésimale est déjà un fait accompli, grâce aux géants cyclotrons américains. Les cyclotrons sont des appareils volumineux, pesant 90 tonnes et animés d'une tension électrique se chiffrant à plus d'une centaine de millions de volts. Ces appareils sont employés pour bombarder des atomes et les dissocier. Des jets de superprojectiles appelés neutrons, ou particules intranucléaires, sont dirigés sur une quantité de matière. Les neutrons ont une force si pénétrante qu'ils atteignent le noyau de l'atome et provoquent sa désintégration. Par suite de l'impact du neutron sur le noyau, des particules intranucléaires sont projetées avec une extrême violence hors du noyau. Les particules intranucléaires restantes se réajustent dans le noyau, et par suite de ce phénomène, l'atome a changé de personnalité. Ce n'est plus un atome d'uranium, par exemple, mais un atome de radium.

Ainsi donc, au moyen du cyclotron, l'homme opère la transmutation de la matière, ce qui fut le rêve si tenace des alchimistes. C'est ainsi qu'on a transmuté de l'aluminium en silicium, du lithium en hélium, du béryllium en lithium, de l'azote en bore ; on est même arrivé à changer des métaux en or, mais en quantité infinitésimale.

Actuellement, le cyclotron se montre utile surtout en biologie et en médecine, en produisant artificiellement des éléments radioactifs, moins nocifs pour les tissus du corps que le radium.

Un autre résultat de l'énergie interne des atomes sera l'emploi des rayons neutroniques au lieu des rayons X dans certains cas. En effet, les rayons neutroniques sont appelés à jouer un grand rôle du fait de leur absence de charge et la facilité de leur absorption par la matière, notamment par les substances riches en hydrogène, comme les tissus organiques. Les rayons X permettent de voir à travers les chairs, mais les os restent impénétrables. Au contraire, les rayons constitués par des neutrons traversent les os. Ces deux genres de rayons ont un comportement différent dans les tissus, ce qui ouvre de nouvelles voies en médecine.

Enfin, on a pensé que, de l'invention de la bombe atomique à la découverte du secret de la vie, il n'y avait qu'un pas à franchir. Mais quel rapport peut-il y avoir entre cette énergie et la vie ? En réalité, l'atome n'est pas doué de vie, telle que nous la définissons en biologie, et encore moins ces particules intranucléaires. La vie fait son apparition au niveau de la matière organisée, c'est-à-dire avec la molécule. Le plus petit être connu, doué d'un principe vital, est le virus, et cette particule animée contient au minimum 40 millions d'atomes.

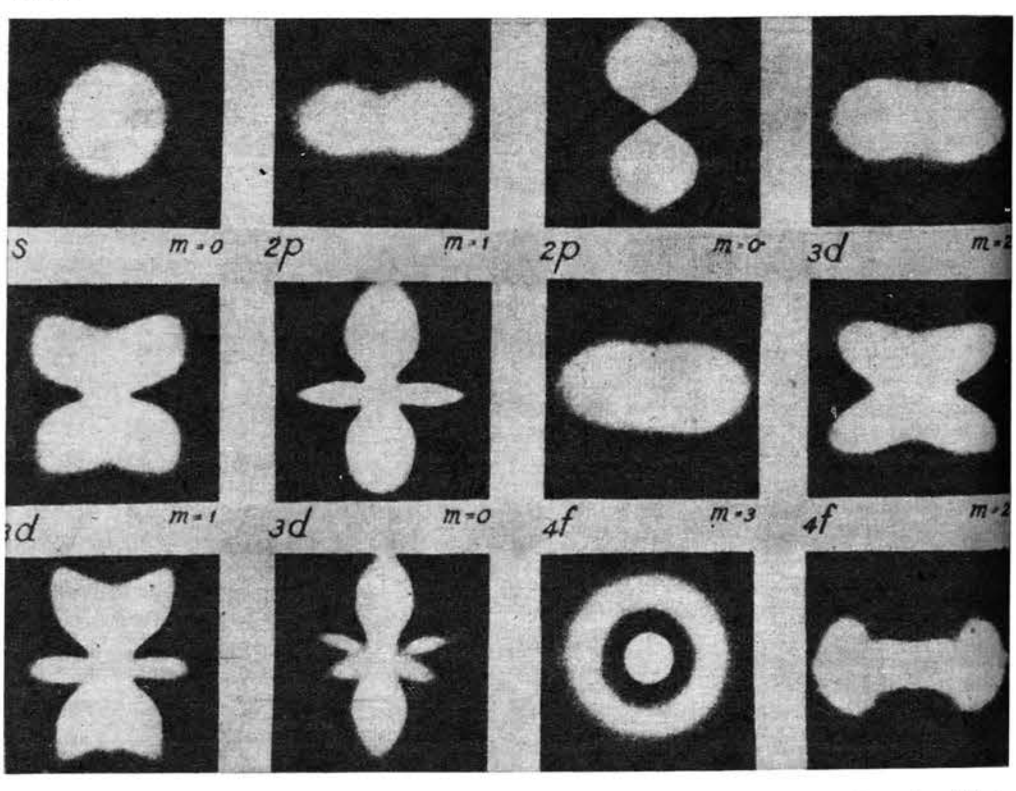
Cependant l'énergie atomique pourra nous aider à expliquer certains aspects de la vie dans son principe, notamment les mutations brusques des espèces et le problème de l'hérédité.

L'hérédité aurait comme substratum les gènes, ces chaînes de granulations ultra-microscopiques, appelées chromosomes, que l'on trouve dans le noyau de la cellule vivante. En bombardant ces chromosomes avec des rayons d'éléments radioactifs, on a atteint quelques-uns de ces gènes et le dessin du chromosome a été modifié. La conséquence en a été des variations dans l'espèce : par exemple des mouches drosophiles, dont la mère avait été ainsi traitée, sont nées avec des ailes plus courtes, etc. Déjà, par ce procédé, l'on crée dans des laboratoires des variétés de mouches différentes à volonté.

Les rayons cosmiques, partis du noyau des atomes des étoiles et qui nous traversent de part en part, seraient la cause des modifications dans les êtres au cours des époques archéologiques.

Voilà à peu près ce que l'on peut attendre de l'énergie atomique, mais une chose certaine, quand l'on sait ce dont est capable l'esprit humain, c'est que les applications de l'énergie atomique, dans un avenir prochain, dépasseront tous les pronostics que nous pouvons faire.

R.P. ADALBERT LAGACE, o.f.m.



Invisibles à l'œil nu, voici quelques modèles d'atomes dont tout le monde parle aujourd'hui à la suite de l'invention de la bombe atomique. L'énergie atomique sera-t-elle industrialisée ?

Une lettre pour vous

ai jamais rédigé une réponse longue ou courte, répondu à une lettre ms oublier la responsabilité à laquelle m'engage chaque ligne, cha ɱot, la moindre nuance. C'est grave de dire à un inconnu : « Faites aites cela », sans connaître toutes les données du problème. On ne a vie que sous l'angle le plus subjectif qui soit. C'est humain. Mais nt oublier l'importance du milieu, le rôle des circonstances, les di- matérielles ou morales dont l'incompréhension de l'entourage n'est moindre ?

ais qu'il y a trop de jeunesses étouffées, brimées par une inadapta- amiliale, que trop de forces vives se perdent, se gaspillent faute de Voilà le grand gâchage, le malheur secret de trop d'existences sans lissement. Après deux ans de correspondance sous le couvert de l'a- t, deux ans de confidences, d'aveux, d'appels à l'obscur instinct de té humaine qui est en chacun de nous, je sais maintenant qu'une mières causes du malheur est la peur. La peur vague, informe, tou- destructrice, rarement exprimée parce que prisonnière de l'inconscient est assoiffé de certitude, de **foi**, et, trop souvent, aucun amour ne en lui la foi qui engage l'avenir, oblige à choisir sa voie, et, le choix eveille les forces ardentes qui permettent d'avancer vers un meilleur

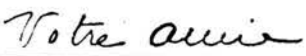
Inquiétude de l'avenir. Recul devant ses semblables, effroi de la e, crainte de ne pas réussir, de perdre le peu que l'on possède, de fausse route, angoisse d'avoir, peut-être, misé sur une mauvaise l'homme est un joueur que le hasard torture. Peur humaine mais non able et que seule la foi dissipe. Je ne fais pas de prosélytisme (je pelle une fois de plus). Prenez donc **foi** dans son sens laïc : fidélité tude à remplir ses engagements, et, par extension, assurance, protec- de loyauté. Dites-vous bien que, quelle que soit votre part, une à remplir vous attend et exige que vous donniez votre pleine mesure. ee, toute vie qui a fraudé cette loi. Vie construite et constructive, vie e, toute vie qui l'a acceptée a tenu ses engagements. A tous ceux ont demandé ce qu'il fallait faire pour conjurer le malheur, j'ai tâché re comprendre qu'il ne peut y avoir de paix que pour l'homme de volonté et que c'est sur soi-même d'abord qu'il faut agir, quels que les circonstances, le milieu, les difficultés. Tel a été le sens de tou- es réponses à chaque demande de conseils, à chaque appel. J'ai fait es ces pensées de Kayserling : « On doit d'abord chercher un centre, vot autour duquel graviteront toutes nos pensées et actions. Jusque-là t malheureux. On erre et on cherche ailleurs ce qui existe seulement i... Ne pas nous révolter contre l'ambiance. Seuls les êtres faibles le Donc la tolérer jusqu'à ce qu'on lui devienne supérieur. Une manière vre consiste à toujours donner sans jamais s'attendre à rien. Elle e la vertu dispensatrice. »

taines lettres de lecteurs m'ont prouvé que je n'avais pas cru en vain a puissance de transformation et qu'une réponse avait pu susciter en le désir de se dépasser. Je leur suis très reconnaissante d'avoir songé à l'écrire. Un jeune correspondant, « Raymond l'anxieux », m'a exposé nflit d'un adolescent en révolte contre son milieu. Sa lettre était écrite écriture tremblée, rapetissée. Son aspect seul m'a dit ce que le texte sait pas : l'émotivité exagérée d'un timide orgueilleux. C'était sur cette e d'anxiété, de peur destructrice qu'il fallait agir. Je m'y suis efforcée son mieux.

Voici qu'aujourd'hui je reçois, tracées d'une écriture transformée, deux s qui sont pour moi la meilleure des récompenses. J'y vois l'épanouis- ent, la confiance revenue avec la joie de vivre, la foi dans la possibi- agir, de lutter, d'aller de l'avant, de devenir un être en marche. Quoi ! si vite ? » diront peut-être des sceptiques. Eh oui, si vite parce out change, tout se métamorphose aussitôt qu'un être prend confiance, ébarrasse de la vieille peur et trouve sa foi.

●

maintenant, après deux ans d'échange durant lesquels j'ai essayé de faire partager ce qu'il m'avait fallu moi-même lentement découvrir, ez-moi vous dire « Au revoir ». Peut-être cette rubrique reprendra-t-elle une autre forme ? Je ne sais pas encore. Alors, avant de vous quitter, voulu faire de cette dernière « lettre pour vous » un message d'amitié.





CHALEUR A LONDRES...

Comme au Caire, il a fait très chaud à Londres. Cette petite fille a trouvé plus confortable de se mettre complètement à l'aise pour fureter dans la bibliothèque de son père. Qui trouverait à y redire ?



Ce jet d'eau suffirait à éteindre un incendie... Il est vrai qu'il s'agit ici d'une douche pour éléphants !

45° au ZOO

Les humains s'en vont vers Alexandrie, Baltim et Ras-el-Bar, et que font donc, par ces journées de canicule, les pensionnaires du Zoo du Caire ?

Nous avons trouvé les paons blancs, toutes plumes dehors, se servant avec une grâce un peu précieuse de l'admirable éventail que leur a offert la nature.

La girafe lance vers les feuilles vertes d'un arbre une langue gourmande. « Une menthe au troisième étage ! Il doit faire bien plus frais chez vous, madame, que dans notre rez-de-chaussée ! »

« Hassan », le phoque, nous appelle de loin. Hassan est le plus heureux des pensionnaires du Zoo. Il plonge, replonge, joue au canot automobile, au sous-marin, au tank amphibie. Debout sur ses nageoires, il vient prendre son poisson des mains de son gardien, et je suis sûre que si on lui offrait un maillot deux-pièces, il consentirait à plonger de deux mètres de hauteur, toutes nageoires déployées.

Majestueusement, les trois hippopotames descendent dans leur piscine privée, et de là nous contemplent d'un air supérieur.

Les éléphants sont d'une docilité à toute épreuve. Ils allongent une trompe amicale, nous enlèvent nos piastres et reniflent pour dire « merci ». Ils ont chaud, mais on ne voit pas la transpiration perler sur leurs fronts. « Tout de même, une douche vous fera beaucoup de bien ! » Et dans la volupté liquide d'un jet d'eau qui suffirait à éteindre un incendie, nos pachydermes plient le genou et serrent les lèvres. On s'attend un peu à les entendre siffler un grand air d'opéra.

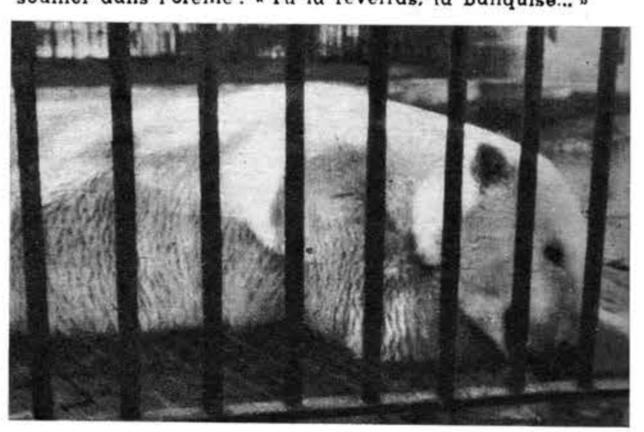
Mais le plus triste dans toute cette chaleur, c'est l'ours blanc, l'ours polaire, que ni rochers humides, ni cette petite pièce d'eau qu'on a mis par politesse à sa disposition ne sauraient consoler. Las de tourner comme un ours en cage, il s'est allongé de tout son long sur les briques de la margelle. Gueule ouverte, museau humide, petites oreilles, on a envie de lui gratter son crâne de bon gros chien et de lui souffler dans l'oreille des mensonges : « Tu la reverras, ta banquise ! »

Dans l'île, à l'heure du thé, quelques humains admirent le cygne noir, qui revient sans cesse comme une signature criminelle dans un mauvais roman policier, et les petits canards en tenue de ville ou en robes du soir, tantôt bleu électrique et tantôt tweeds bruns, plongent comme des canards en celluloïd dans le bain de bébé et, plouf ! ne nous montrent plus que les trois plumes de leur spirituelle queue.

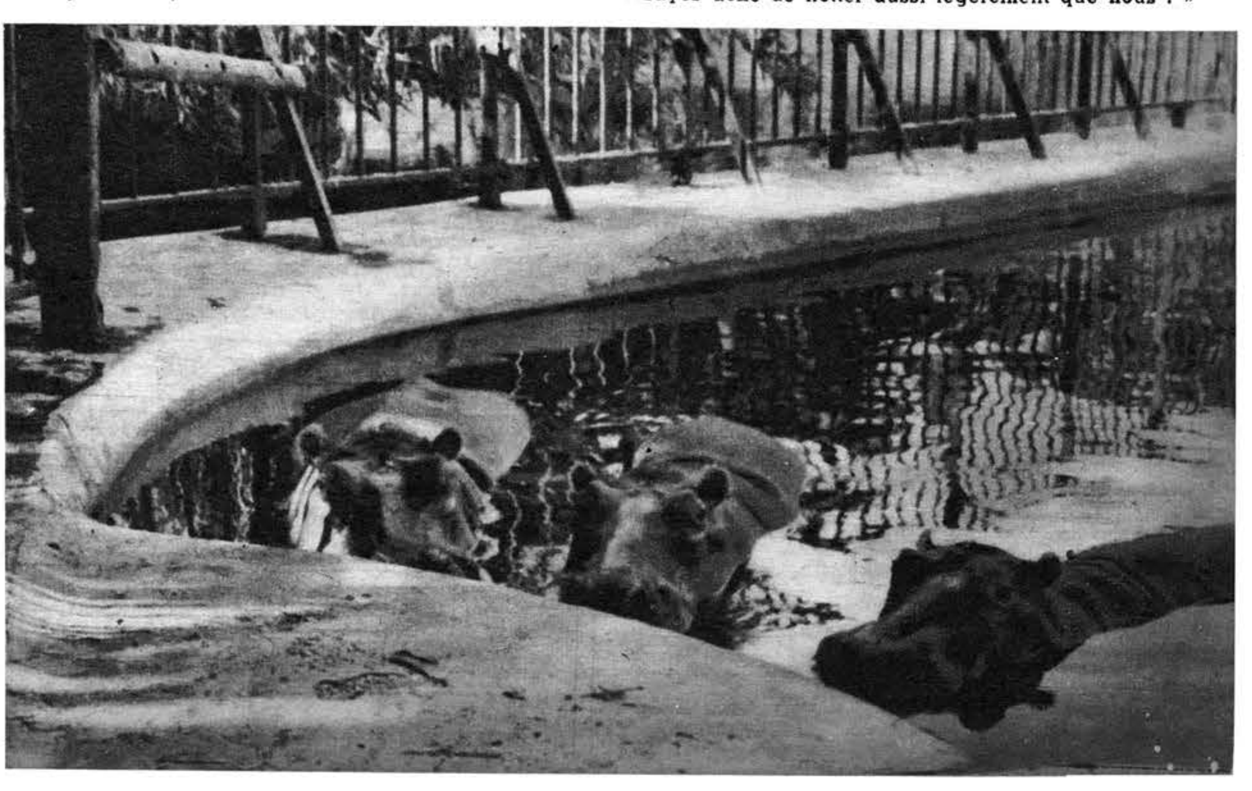


Le phoque est le plus heureux des pensionnaires du Zoo. Il plonge, replonge, fait le tank amphibie.

L'ours polaire est inconsolable. On a envie de lui souffler dans l'oreille : « Tu la reverras, ta banquise... »



Les trois hippopotames descendent dans leur piscine privée. Ils semblent dire : « Il fait frais dans l'eau, et essayez donc de flotter aussi légèrement que nous ! »





LA GUERRE EST FINIE, MAIS....

Le Croissant Rouge n'est pas uniquement une œuvre de guerre, il poursuivra, en temps de paix, ses activités humanitaires et sociales.

Après l'aide fournie aux sinistrés, aux émigrés, aux évacués, aux prisonniers et aux mobilisés, le Comité des Dames du Croissant Rouge a aidé les malariques de la Haute-Egypte et les blessés de Syrie ; il a créé à Ramleh son premier Centre de Convalescence et monte actuellement une crêche pour les enfants des travailleuses indigentes.

Aidez le Croissant Rouge en aquerrant un billet de sa Loterie. Le tiers des bénéfices est destiné au siège central du Caire. Une seule livre égyptienne vous rendra propriétaire d'une villa et vous fera bénéficier de 10.000 L.E., dans quelques jours, le 5 septembre.







QUISLING

Après le procès du maréchal Pétain, celui du major Quisling, traître norvégien, passionne à nouveau l'opinion.

— Une race abjecte de *quislings* — pour employer le mot nouveau qui, au long des siècles, exprimera le mépris de l'humanité — soudoyés par le conquérant pour lui lécher les bottes, pour collaborer avec lui et pour imposer au reste de leurs compatriotes la loi du vainqueur, tout en se vautrant eux-mêmes à ses pieds, tel est le sort d'une Europe jadis glorieuse...., a déclaré M. Churchill en juin 1941, faisant en quelques mots incisifs le portrait du traître par excellence.

Quatorze mois après l'invasion de la Norvège, le nom du major Vidkun Quisling était devenu commun — mondialement commun — et synonyme de traître à la patrie. Mais cela n'était guère nouveau pour Quisling lui-même, car il était — de longue date — un habitué de la trahison.

En mars 1933, le gouvernement Kolstad démissionnait. Le 16 mars, le ministre de la Défense du cabinet déchu publiait un article intitulé « Signes du Temps » dans lequel il appelait le peuple à une « révolte nationale nordique » et prêchait le « rassemblement des clans ». Ce ministre n'était autre que Quisling...

Depuis deux ans que durait son ministère, son activité avait été entrecoupée par d'étranges incidents et des dissensions diverses. Un jour, une inexplicable campagne menée par les communistes fut lancée contre lui... Certains pensèrent que cette attaque n'était que fictive et avait été simplement arrangée pour fournir un prétexte d'une autre campagne menée contre les ennemis du ministre... D'autres, au contraire, étaient d'avis — et ils étaient une majorité — qu'une intrigue amoureuse secrète était la base de toute l'histoire...

En avril 1932, une commission spéciale du *Storting* (Parlement) se réunit pour examiner les accusations portées contre Quisling... Il était, entre autres, accusé de collaborer avec un groupe de traîtres... Mais la commission ne put trouver des preuves suffisantes pour le condamner...

Cependant, la position du ministre de la Défense devint précaire et c'est la chute du cabinet entier qui le sauva d'une démission devenue urgente.

•

Vidkun éprouvait une grande admiration pour Fridjtof Nansen, créée et renforcée au cours de longues années de collaboration étroite entre eux. Quisling était, en quelque sorte, l'expert du gouvernement norvégien pour les questions russes. De 1918 à 1919 et de 1922 à 1929, il avait été attaché militaire à l'ambassade norvégienne de Moscou... Au cours de cette époque, il avait rencontré Lénine à plusieurs reprises et n'avait pas manqué d'être influencé par ses idées communistes...

Quand Nansen commença à organiser, en 1919, sa campagne pour mettre fin à la famine qui sévissait en Russie, il eut recours aux précieuses informations que Quisling pouvait mettre à sa disposition. C'est ainsi que débuta leur collaboration, et Quisling fut nommé chef de la mission de secours pour l'Ukraine.

Mais dès que son ami mourut, Quisling tourna casaque et adhéra au parti agrairien... Après avoir été partisan de la « gauche », il adopta les principes totalitaires de ce parti... Et comme quelqu'un s'étonnait de cette volte-face, Quisling haussa les épaules et déclara froidement :

— Si on veut arriver, il faut voguer avec le vent et non contre lui !

Deux mois plus tard, il s'écriait :

— Je serai ministre dans un an, président du Conseil dans deux ans, et dans trois ans je serai le seigneur tout-puissant de la Norvège !

C'était en 1931. L'année suivante, il était ministre. Mais la réalisation de sa prophétie devait s'arrêter là... pour le moment.

•

Après sa démission, il créa son nouveau parti, le *National Samling* (l'Union Nationale), dont le programme suivait de près celui de Hitler. Puis il fonda un journal, *La Nation Libre*, qui devint rapidement le porte-parole de la propagande nazie en Norvège.

L'accord de Munich le jeta dans un grand désespoir. Depuis longtemps il rêvait d'un conflit gigantesque qui renverserait l'ordre européen établi et lui procurerait le pouvoir... A la veille du départ de M. Chamberlain de Munich, Quisling écrivait à un ami belge :

« La guerre est inévitable ; les hommes d'Etat démocratiques ne peuvent plus reculer sans soulever les masses contre eux. De plus, l'Allemagne n'a aucun intérêt à les voir reculer. Elle se trouve à son zénith. L'Allemagne doit mettre le monde en flammes ou bien se voir condamnée à exploser ! »

Etait-ce là simple prévision et complète compréhension des affaires européennes, ou bien Quisling était-il parfaitement au courant de ce qui se passait dans les coulisses de la politique allemande ?

•

Le fait est que, quelques mois plus tard, Vidkun Quisling partait soudainement pour Berlin. C'était à la veille de l'agression allemande. Il avait été convoqué pour faire son rapport. Généreusement aidé par l'argent nazi, il avait répandu ses principes parmi les hommes-clé de l'armée norvégienne — se souciant peu de la masse — qui pourraient aider un coup de main allemand... En présence du Führer, il lui assura que :

— L'armée norvégienne n'offrirait aucune résistance. La grande majorité des officiers ont été gagnés à mon mouvement. Quant à la troupe, une large partie d'elle a été corrompue par la propagande communiste, et se livrera certainement au sabotage de la résistance...

Il avait mal compris le caractère et le tempérament de ses compatriotes... Ou bien n'a-t-il fait à Hitler ce rapport optimiste que pour l'encourager à se livrer à une action qui le porterait, lui, au pouvoir ?

Au cours du procès qui a débuté cette semaine, Gœring et von Ribbentrop auraient témoigné que c'est Quisling qui a encouragé le Führer à envahir la Norvège...

Quisling retourna à Oslo le 6 avril 1940. Deux jours après, les Allemands attaquaient la Norvège et, le 9, Oslo était occupée.

Le rêve de Quisling avait été réalisé, avec dix ans de retard. Il était enfin le « seigneur tout-puissant de la Norvège »... au service de l'Allemagne...

Mais pas pour longtemps...

Quisling — fondateur de la nouvelle « race » — paiera sa dette à sa patrie pour l'avoir trahie, et à l'Europe pour avoir donné le premier mauvais exemple !...

Cette Semaine...

CRISES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Le livre que Robert Lacour-Gayet vient de publier aux éditions Variétés (Canada) n'est pas une histoire de France. Son objet est différent. Dire que l'histoire se répète est superficiel et dangereux : parce que les événements ne se reproduisent pas suivant des lois immuables et parce que cette opinion risque d'engendrer une sorte de fatalisme historique. Il ne faut cependant pas conclure que le passé ne peut pas offrir des exemples qui permettent de mieux envisager l'avenir. Ainsi, la France a connu au cours de sa longue histoire des crises nombreuses. Elles n'ont pas toutes laissé une trace durable ; aucune n'a été mortelle. Trouvant dans leur étude un motif de confiance, on les voit défiler, dans le livre documenté de Robert Lacour-Gayet, ces périodes dramatiques suivies de renaissances, « comme sur un terrain maintes fois ravagé, inlassablement repoussent, aussi belles, les fleurs au printemps ».

LES CAHIERS DE L'EST

Il y avait déjà « Les Cahiers du Sud » paraissant à Marseille ; voici maintenant, de l'autre côté de la Méditerranée, « Les Cahiers de l'Est » qui se publient à Beyrouth sous une présentation identique mais avec des intentions plus définies. C'est son directeur, Camille Aboussouan, qui, avec la première livraison de cette revue, les expose en liminaire : « ...au rythme où bat le pouls du Monde, à la destinée géographique de notre pays est attachée la nécessité d'un équilibre général que nous devons favoriser autour de nous... La forme par quoi l'Orient exprime son propre génie et celle par quoi il élabore et exprime les disciplines de l'Occident ; la forme dont le Liban en interprète le motif, c'est cela que nous dirons à la lumière d'un humanisme rajeuni et conçu à la dimension du monde d'aujourd'hui... »

Il faut reconnaître que le premier sommaire répond parfaitement à ce haut programme puisqu'on y lit des études pertinentes sur le « Rôle de Béryte dans la fixation du droit romain » par Bichara Tabbah ; « L'Emigration libanaise au Moyen Age » par François Debbané ou des pages d'un vif intérêt sur Al Maari dont on fête le millénaire et signées S.E. Cheikh Bichara El Khoury, président de la République libanaise, Fouad Boustany et Salma Abdullatif Bissar. Enfin, un fragment de « Monsieur Bob'le » de Georges Schéhadé (le nom de cette pièce a été arboré par un blindé de la division Leclerc qui pénétra dans Strasbourg, souvenir d'un guerrier qui avait lu le manuscrit dans la douceur d'un séjour à Dhour-el-Choueir), des poèmes émouvants d'Andrée Chédid et Charles Corm, des pensées à prolongements infinis de Gebran Khalil Gebran et des chroniques de livres d'Hector Klat sur, entre autres, « Voix d'Amérique » de Nelly Vaucher-Zananiri, complètent avec d'autres textes cet excellent n° 1 des « Cahiers de l'Est ». — J. M.

ARSENIC

De Montréal, les éditions Variétés nous ont fait parvenir leurs dernières publications. Parmi celles-ci, un roman « Arsenic » de Claire Goll. Un titre qui est tout un programme. Nous y assistons à la lamentable aventure d'une modiste, Suzanne Amiel, qui, pour fuir l'image d'un amant qui l'a délaissée, vend la boutique qui lui laisse d'amers souvenirs et va s'établir en face dans un magasin de papeterie. Depuis, une seule idée l'obsède : tuer la nouvelle propriétaire de l'échoppe, Gaby Thomas, une veuve, mère d'une fillette de dix ans et qui conduit son affaire en commerçante avisée. Tout le drame se déroule autour de cette pensée qui hante le cerveau de Suzanne, par ailleurs personne remplie de dévouement et de piété. Après une tentative infructueuse, par le moyen d'une dose inusitée d'arsenic qu'elle verse dans la tasse de thé de Gaby invitée chez elle, elle parvient à ses fins.

On se demande pourquoi tant de haine non motivée, contre une étrangère dont le seul crime a été de vous arracher sans le vouloir à une atmosphère qui vous tenait à cœur et pourquoi cet acharnement à vouloir la supprimer, comme si sa disparition pouvait vous ramener et l'homme absent et le bonheur perdu ? Le lecteur ne manque pas d'être quelque peu dérouté devant cette attitude qu'il ne comprend pas très bien. Mais l'ensemble de l'ouvrage est bien construit et sa lecture en est agréable. On a, toutefois, l'impression que Claire Goll pourrait faire davantage et que ses dons d'analyse pourraient être employés à meilleur escient.

Le livre est, par ailleurs, fort bien présenté et les éditions Variétés peuvent rivaliser avec les plus importantes maisons de Paris et de New-York. — A. T.

Féminités

Coiffure d'Antoine : cheveux demi-longs, extrémités bouclées, relevées en couronnes par un lien de ruban noué sur le côté.



Coiffure d'Antoine : cheveux lisses bien tirés, massés sur le sommet de la tête en natte formant chignon, et boucles à l'arrière.



Coiffure inspirée de la Grèce antique : cheveux courts entièrement bouclés ; de profil, les mèches paraissent chassées par le vent.

← Coiffure d'Antoine : cheveux coupés courts et entièrement bouclés, très près de la tête qui doit paraître bien ronde. Convient le soir.

La mode de Paris

L'ART DE LA COIFFURE

C'est une histoire à péripéties multiples que l'évolution de la coiffure au cours des années qui viennent de s'écouler. Faut-il en trouver la raison dans l'habitude malencontreuse, négative de toute élégance, prise par tant de femmes de sortir nu-tête en ville ? ou bien simplement le désir des artistes capillaires de trouver toujours des formules nouvelles ? ou encore une application de cette vérité selon laquelle toute exagération trouve en soi sa destruction ?

Le fait est qu'il y eut des exagérations, des extravagances, à une époque où la sobriété eût dû prévaloir. Toutefois, il convient de dire, au préalable, que jamais encore les chevelures féminines ne furent l'objet de soins plus attentifs, intelligents, rationnels ; aussi apparaissent-elles toutes abondantes, vivantes, souples, brillantes. Les teintes sont attractives : toute la gamme des blonds cendrés, dorés, scandinaves ; une tendance à garder les teintes naturelles, même le gris et le blanc (auxquels s'oppose un noir profond), en les éclaircissant ou les avivant, sans plus.

Ce sont les coiffures dites « à l'ange », « à l'enfant de chœur », « à la star », qui connurent la plus grande vogue au début de l'occupation : cheveux ondés tombant sur la nuque, ne laissant voir que les grandes boucles d'oreilles spectaculaires et fort seyantes alors en vogue.

Puis voici la première évolution : beaucoup de physionomies supportant difficilement l'aplatissement de la chevelure au sommet, on recourut à un partage dans le sens horizontal : une partie des cheveux retombe toujours sur la nuque, l'autre forme bouffant au-dessus du front.

Parmi les innovations, les plus remarquables sont les résilles et les nattes postiches qui dureront les uns et les autres. La résille de dentelle noire ou blanche, brodée de paillettes, ornée sur les côtés de petites boucles de nœuds de velours, bordée d'un volant double, qui ondule légèrement et forme cadre derrière la tête, enserre sagement les boucles trop longues tout en laissant libre cours aux fantaisies du bouffant sur le devant de la tête. Elle se porte toujours, bien qu'elle ait perdu son cachet de nouveauté.

La natte, tombée sous les ciseaux du coiffeur pendant l'autre guerre, ressuscita pendant celle-ci. Adoptée par les femmes les plus élégantes, elle est toujours considérée comme de « bon ton ». Mais voici la toute dernière manière de poser la natte : en couronne sur le sommet de la tête où elle paraît être la terminaison d'une chevelure bien tirée. Elle s'adoucit de quelques boucles à l'arrière.

Une exagération violente, mais de courte durée, naquit de la coiffure en hauteur. Au lieu de petits chignons formés par les cheveux ramenés sur le haut de la tête, on vit, un beau jour, des coques s'élancer de la racine des cheveux comme une prolongation de la ligne frontale. Elles étaient obtenues par les cheveux naturels fortement crêpés en dessous, ou par des postiches, parfois les uns suppléant aux insuffisances des autres. C'étaient des coques lisées, aux volutes artistiques, véritables chefs-d'œuvre de sculpture capillaire, pleines de grâce et d'affection, évoquant les chaises à porteurs, les menuets de la reine — on cherchait les « mouches » sur les frais visages — mais si peu en rapport avec les costumes tailleur, les souliers à talons compensés, le métro. Pourtant, on en vit beaucoup. Depuis sa création, cette coiffure s'est vulgarisée : une partie de la chevelure tombe dans le cou ; l'autre s'élève sur le sommet de la tête ; les coques ont perdu leurs volutes savantes que seuls les doigts d'un artiste capillaire savaient enrouler ; elles se sont simplifiées sous les doigts des jeunes femmes qui les font elles-mêmes, mais elles se sont élevées de façon inouïe, jusqu'à atteindre quinze centimètres de hauteur !

Et voici les réactions heureuses : les dernières coiffures, simplifiées en lignes qui relèvent de la statuaire grecque. Les cheveux mis en plis forment des boucles sur le dessus de la tête, tandis que, de profil, les mèches terminées par des bouclettes semblent être chassées par le vent. Une autre manière montre la tête toute ronde entièrement bouclée. Ou bien la chevelure plate et lisse au centre est entourée d'une couronne de boucles sous lesquelles Antoine passe un ruban de couleur qui est noué sur le côté. Cette coiffure convient également bien au jour et au soir.

(Exclusivité « Images ») **RACHEL GAYMAN**

Conseils à mes nièces

★ *Vera B. de Téhéran.* — Votre lettre vient tout juste d'arriver. Je regrette ce retard. Consultez tout de suite un docteur. Vous devez avoir sûrement des aigreurs à l'estomac. Pour ces petits boutons de fièvre, vous pouvez vous en débarrasser, avant qu'ils ne se multiplient, si vous les recouvrez d'une couche de bicarbonate de soude. Ils sécheront rapidement et sans laisser de trace.

★ *Nevart la rousse.* — Acceptez ce poste à l'étranger. Il vous aidera à rompre avec votre passé et, surtout, vous serez mêlée à des gens intéressants qui vous feront oublier vos peines. Croyez-moi, mieux vaut avoir le courage de faire un grand saut en avant qui vous aidera à recommencer votre vie dans de meilleures conditions.

★ *Virginie sans son Paul.* — Vous avez pris pour de l'amour ce qui n'était que passion passagère. N'écrivez plus à ce jeune militaire, n'essayez plus de le revoir. S'il tient vraiment à vous, il saura comment vous retrouver puisque vous avez des amis communs. Je sais que ce que je vous demande là n'est pas facile, mais je vous connais depuis de longues années et je suis certaine que vous aurez assez de volonté pour briser tous vos liens.

★ *Soumboul d'Istanbul.* — Lorsque votre cirage a séché, ajoutez-y quelques gouttes de térébenthine. De même pour l'encaustique. La naphtaline n'est pas dangereuse pour les animaux domestiques. Vous pouvez en user sans crainte. Pour votre fourrure, donnez-la à un bon fourreur. N'essayez pas de la nettoyer vous-même, vous pourriez l'abîmer.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Le monde se divise en deux : les buveurs d'eau et les buveurs d'alcool. Sans tomber dans les excès, ces derniers considèrent que le moment de l'apéritif est une chose sacrée, et bien mal en prendrait à quiconque essayerait de les détourner de l'habitude qui leur est chère. Autour d'un bar vous les voyez, à heures régulières, savourer leur whisky-soda ou le cocktail de leur choix, en oubliant pour l'instant tous les soucis de la journée, toutes les tracasseries des affaires, toutes les déceptions d'une existence dont l'amertume s'estompe avec les effluves de l'alcool qui leur monte traitreusement au cerveau. Ce sont les mêmes habitués qui se retrouvent chaque soir ; et s'il en est parmi eux que l'alcool rend prolixes, d'autres, au contraire, se retranchent dans un silence méditatif qui pourrait sembler le reflet de leur nature morose. Point du tout. Ils accomplissent leur rite avec une componction coutumière, et leur verre vidé, pas besoin pour eux de faire signe au barman pour s'en voir servir un autre.

L'un d'eux, très ponctuel, regarde à chaque instant sa montre. A neuf heures moins le quart tres précises, il ingurgitera la dernière gorgée de spiritueux et se dirigera d'un pas alerte vers la sortie pour regagner paisiblement ses pénates.

Cet autre fait un mélange incongru de boissons. Il n'a aucune préférence marquée et avalera indifféremment un bock de bière, un vermouth cassis ou un gin fizz concentré. Mais dès l'absorption du premier verre, vous le voyez immédiatement se tourner vers son voisin, quel qu'il soit, et aussitôt essayer d'entamer la conversation avec lui. « Il fait bien chaud aujourd'hui, ne trouvez-vous pas ? » C'est le point de départ. Suivent ensuite des considérations générales, puis, au troisième verre, des confidences. En une demi-heure de temps, vous êtes fixé sur sa santé, sur ses préférences, voire même sur ses faiblesses, car il ne se fera pas faute de vous faire part dans le creux de l'oreille de sa dernière aventure extra-conjugale, et, pour peu que vous lui témoigniez quelque attention, vous obtiendrez de lui une autobiographie circonstanciée. Le lendemain il vous saluera à peine, et une semaine après ne vous reconnaîtra même plus.

Il y a aussi le buveur grincheux. Celui-là en a contre l'univers entier, et comme pour l'instant cet univers se résume dans le personnel et les clients de l'établissement qu'il fréquente, il ne cesse de ronchonner et contre la lenteur du service et contre la qualité de l'alcool et contre la dose de whisky qu'on lui sert : « J'irai me plaindre au ministère de l'approvisionnement ! » s'exclame-t-il enfin. Le barman hoche la tête d'un air blasé. Il sait très bien qu'il n'en fera rien et que le lendemain il le trouvera à la même place pour se livrer aux mêmes réflexions.



Prenons maintenant le côté non-buveurs. Il y en a dans chaque groupe, et les membres qui le composent ayant accoutumé de se retrouver chaque soir, au sortir du bar, le buveur d'eau et le buveur d'alcool échangent leurs impressions. Il y a entre eux une sorte de décalage que rien ne peut combler. Ils pensent et voient différemment.

— Comment peux-tu tous les soirs absorber une telle quantité d'alcool ? dit le non-buveur à son compagnon. Tu ne te rends donc pas compte que tu compromets gravement ton équilibre général ?

— Balivernes ! fait l'autre. As-tu lu l'ouvrage du docteur Besançon à ce sujet ? L'alcool conserve, et des alcooliques ont vécu plus de cent ans, alors que des individus d'une frugalité semblable à la tienne sont passés dans un monde que l'on dit meilleur avant d'avoir atteint la cinquantaine. Boire avec modération est une garantie de longévité. Je t'affirme, mon cher, que pour ton compte tu ne feras pas de vieux os...

L'autre pâlit et s'inquiète.

— Mais qui est donc le docteur Besançon ? Sans doute un charlatan ou encore un représentant d'une quelconque marque de vin.

Non, non. Le premier lui affirme qu'il s'agit bien d'une autorité. Mais il ne sera jamais convaincu. Son père est mort octogénaire sans avoir connu de sa vie le goût d'un quelconque spiritueux.

Comme quoi, ma cousine, chacun a ses goûts et ses façons de voir les choses. Jamais l'un n'arrivera à persuader l'autre. Laissons donc notre voisin vivre à sa guise, mais, d'un autre côté, ne tolérons pas qu'il s'immisce dans notre existence privée qui ne regarde que nous-mêmes.

D'ailleurs, comme disait l'autre, un conseil est fait pour être écouté et non pour être suivi...

Croyez, ma chère amie, à mon affection bien sincère.

SERGE FORZANNES

★ ECHOS DE LA SEMAINE

LA RUCHE JAPONAISE



La reddition du Japon est assujettie à une seule condition : la sauvegarde de la personne et de l'autorité du Mikado. Si les Américains ont accepté cette condition, avec les restrictions que l'on connaît, c'est que, depuis quelques années déjà, un clan s'était formé aux Etats-Unis, pour plaider la cause de Hirohito. A la tête de ce clan se trouvait Joseph E. Grew, ex-sous-secrétaire au Département d'Etat et qui fut, pendant dix ans, ambassadeur des Etats-Unis à Tokio. M. Grew a toujours été d'avis que Hirohito était la seule personne capable de garder la cohésion du peuple japonais dans la défaite.

— La société nippone est une ruche et l'Empereur en est l'abeille-reine, dit M. Grew. Il vient un temps où la reine est mise dehors, et la ruche entière la suit dans sa nouvelle demeure... L'abeille-reine a été chassée contre son gré. Cependant, si quelqu'un se mêlait d'enlever cette reine de la ruche, celle-ci ne tarderait pas à se désagréger... Il en est de même du Japon et de son empereur...

PÉTAIN, VU PAR DE GAULLE...

En commuant la peine de mort prononcée contre le maréchal Pétain en une détention perpétuelle, le général de Gaulle s'est-il souvenu des lignes admiratives qu'il a consacrées à celui qu'il considérait à cette époque comme son maître ? C'était en 1938. Dans le dernier chapitre de son livre *La France et son armée*, de Gaulle résume la situation de l'armée française, au cours de l'année 1917, et l'indiscipline qui commençait à y régner.

▸ « La dépression produite par l'échec de l'offensive d'avril, au Chemin des Dames, écrit-il, déclenche une offensive générale... Les troupes mutinées appartiennent à 54 divisions différentes.

« Cette maladie n'est que surmenage. Pétain la traite comme telle. S'il s'applique, tout en réprimant, à remédier aux peines du soldat, allonge les repos, augmente la solde, met plus de paille aux cantonnements, s'il soigne l'amour-propre, invente brisques et fourragères, répartit plus justement croix, médailles, citations jusque-là distribuées dans l'ordre inverse des périls courus, s'il rapproche les chefs de leur troupe, provoque l'avis des petits, se pique de faire comprendre à tous le pourquoi des décisions, sa thérapeutique consiste surtout à détendre et à refaire. De toute une année, plus de batailles, sauf trois attaques qu'il suspend sitôt obtenus les effets du premier choc. Mais le front devient un chantier où l'armée se reforge... »

▸ Quelques pages plus loin, le jugement du général de Gaulle sur le vainqueur de Verdun devient plus enthousiaste :

« ...Un chef a paru qui inculque à l'armée l'art du réel et du possible. Du jour où l'on dut choisir entre la ruine et la raison, Pétain s'est trouvé promu. Excellent à saisir en tout l'essentiel, le pratique, il domine sa tâche par l'esprit. En outre, par le caractère, il la marque de son empreinte. Entre ce personnage lucide et l'action sans surenchères que requièrent, désormais, le combat et les combattants, l'harmonie est si complète qu'elle semble un décret de nature. D'ailleurs, la confiance, prend parti pour un maître dont on sait qu'il a dédaigné la fortune des serviteurs. Puissance de l'esprit critique sauvegardé des faveurs banales. Grandeur de l'indépendance qui reçoit l'ordre, capte le conseil, mais se ferme aux influences. Prestige du secret, ménagé par la froideur voulue, l'ironie vigilante et jusque par l'orgueil dont s'enveloppe cette solitude... »

CHURCHILL... INVULNÉRABLE !



Les dépêches nous ont révélé, la semaine dernière, que M. Winston Churchill avait eu une nouvelle attaque de pneumonie alors qu'il se préparait à se rendre à Québec pour rencontrer M. Roosevelt, en été dernier. Et ce ne fut que grâce à un énergique traitement de pénicilline qu'il put être sauvé. Encore une fois, la vigoureuse santé de l'ex-Premier britannique avait triomphé.

▸ Il n'avait encore que neuf ans quand il fut frappé d'une double pneumonie provoquée par le climat froid et humide de la région... Les *sulfas* n'existaient pas encore, et le médecin qui soigna le jeune Winston fut bien étonné de le voir guéri et parla même de miracle.

▸ A douze ans, alors qu'il était à Harrow, il tomba d'un pont et s'en tira avec une épaule luxée au lieu d'une tête brisée.

▸ A Cuba, âgé de 21 ans, il traversa, à plusieurs reprises, une pluie de balles tirées des deux camps sans être touché...

▸ Deux ans plus tard, aux Indes, il sauta sur le quai d'un bateau qui s'apprêtait à appareiller et tomba sur la même épaule droite qui avait déjà été luxée... Sa douleur fut telle qu'il se livra à toute une gamme de jurons...

▸ Il prit part à de nombreuses batailles aux Indes et au Soudan sans subir la moindre égratignure... Durant l'autre guerre, un obus allemand écrasa une tranchée qu'il venait de quitter deux ou trois minutes plus tôt. Quelques semaines plus tard, il se trouvait dans une ferme du village flamand de Plœgsteert. Un obus allemand traversa le toit de la ferme et blessa l'adjudant de Churchill... Lui-même en sortit indemne.

▸ En 1921, ayant été atteint d'une grave crise d'appendicite, il subit une opération dont il se tira heureusement.

▸ Dix ans plus tard, se trouvant à New-York où il s'apprêtait à faire une tournée de conférences, il fut renversé par un taxi qui manqua de près de l'écraser... De nombreuses blessures et une pleurésie en résultèrent, mais Churchill s'en tira avec 3.000 unités de sérum anti-tétanique.

▸ On n'a pas encore oublié les deux attaques de pneumonie dont il souffrit en 1943 et 44 ainsi que l'émoi qu'elles provoquèrent dans le monde... La santé de Winston Churchill — et sa volonté de fer — ont toujours le dessus.

CONSCRIPTION JAPONAISE

Une des premières mesures que prendront les Al... après la capitulation du Japon sera la démobilisation de l'armée du Mikado, cette armée dont l'origine remonte à treize siècles dans l'histoire de l'Empire du Soleil-Levant.

▸ En effet, le système de la conscription, au Japon, établi le 10 janvier 1873, a concilié une importation occidentale avec une ancienne institution. Le service militaire obligatoire a existé dès 689, quand l'impératrice Jito a décrété qu'un quart de tous les hommes en bonne santé dans chaque province, devraient servir un temps déterminé pour recevoir leur instruction militaire. Pendant le règne de son successeur l'empereur Mommou (697-70...) le nombre des conscrits fut augmenté d'un quart à un tiers de la population mâle de chaque province.

▸ Ces anciens règlements, cependant, ont connu peu de succès. Les soldats étaient mal entraînés et les armées en gardèrent une mauvaise réputation. Le service militaire obligatoire suscita des misères et des souffrances, particulièrement pour les familles de paysans. Le système de la conscription fut légalement en vigueur jusqu'en 780, mais en pratique il était déjà abandonné depuis un demi-siècle. Tombé en discrédit, il fut peu à peu remplacé par une méthode de sélection qui accentua, avec les années, la distinction entre le soldat et le paysan.

▸ Le rescrit impérial de 1873 au sujet de la conscription insista sur ces origines historiques. Ce ne fut pas, toutefois, un retour à la loi de l'ancien Japon : plus exactement, la loi de conscription porte son estampille occidentale et plus particulièrement française. Depuis le commencement de l'ère des Meiji, en 1868, l'influence française a été considérable dans les cercles militaires. Les officiers de l'armée française furent invités à travailler avec les deux plus grands champions de la conscription au début de la période de Meiji, Masoujiro Onoura et Aritoma Yamagata ; le premier jeta les bases de l'armée moderne, et le second l'organisa.

▸ Cette adaptation du nouveau à l'ancien se traduit dans les exemptions du service militaire accordées par la loi de 1873, des exemptions propres à sauvegarder une structure sociale traditionnelle, particulièrement le système familial. Au fur et à mesure que le Japon devenait plus étroitement uni à l'Occident, cette mesure originale fut modifiée. Ce n'est qu'en 1889 que les derniers règlements importants pour la protection de la famille furent abandonnés et que tous les hommes physiquement sains d'âge militaire, à quelques exceptions près, devinrent éligibles pour le service. Aujourd'hui, tous les Japonais de 17 à 40 ans sont soumis à l'appel en temps de guerre soit 13.900.000.

SERVICE... JAUNE



▸ Selon le système d'instruction militaire obligatoire, tous les jeunes Japonais de 20 ans sont tenus de se rendre aux autorités militaires locales. Ceux qui sont choisis entrent dans l'armée le 10 janvier de chaque année, à l'anniversaire de la loi de conscription de l'empereur Meiji.

▸ La durée du service est de deux ans. Elle fut raccourcie au bénéfice de ceux qui avaient acquis, auparavant, une instruction militaire quelconque. Même l'étudiant à l'Université doit passer trois mois dans les casernes, comme simple soldat. Après ce stage, il a l'autorisation de passer un examen qui lui permettra d'obtenir un grade plus élevé. S'il réussit, il reçoit un entraînement particulier.

▸ Les noms de ceux dont les spécifications physiques permettent de les accepter sont placés dans une loterie d'où est tiré le contingent annuel. Un conscrit japonais de quatre pieds 10 1/2 pouces, soit un mètre cinquante est acceptable pour service actif dans l'armée. La dimension de sa poitrine doit être plus de la moitié de sa taille, son poids ne doit pas être inférieur à 103 livres (51 kilos). Les fantassins peuvent souffrir de daltonisme, mais non les officiers ni les membres des unités motorisées ou blindées, ni les signaleurs ou les aviateurs. Les pieds plats empêchent de faire du service actif, et l'on n'accepte ni comme soldat, ni comme officier, un homme complètement chauve. Cependant les individus ayant une simple frange de cheveux peuvent être admis comme soldats.

▸ Les candidats refusés pour des motifs médicaux ont augmenté constamment d'année en année. Entre 1922 et 1926, la moyenne de ceux qui n'étaient pas aptes au service était de 250 par 1.000, et elle dépassait 600 par 1.000 en 1937.



Chez le quincailler... la force de l'habitude !
(D'après « Saturday Evening Post »)

SOLUTION

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Une mantille* (a). 2. — *Un flageolet* (a). 3. — *W. C. Fields* (b).

DÉMOBILISATION



Un grand émoi règne en Grande-Bretagne depuis le jour où a été annoncée la nouvelle de la démobilisation des pigeons voyageurs...

Depuis Munich, le haut commandement britannique a pris les précautions nécessaires pour réunir et entraîner 15.000 pigeons en vue d'une guerre possible. Et de nombreux incidents se produisirent au cours de ces six dernières années... Le pigeon *Ad Astra* qui avait été signalé comme... déserteur fut découvert à Gibraltar et renvoyé par la voie des airs jusqu'à sa base dans le Kent où il parvint sain et sauf... Ce fut *Beachcomber* qui, le premier, apporta au haut commandement allié à Londres les tragiques nouvelles du raid de Dieppe, tandis que *Gustave*, plus heureux, transmit au général Eisenhower le message du succès du débarquement allié en Normandie le 6 juin 1944... Un grand nombre d'entre ces pigeons reçurent la *Dickins Medal* qui est une sorte de Victoria Cross pour animaux.

▶ Mais d'autres missions plus dangereuses furent remplies par ces... militaires ailés... En effet, le haut commandement allié envoyait par leur intermédiaire des messages secrets au maquis français, l'informant du lieu où étaient cachées les armes dont il pourrait faire usage au moment du débarquement. Les autorités militaires allemandes offrirent une récompense de 2.000 francs pour tout pigeon capturé... Et le maréchal Gœring créa un corps spécial baptisé le *Falken Korps* composé de faucons aux griffes d'acier qui patrouillaient le ciel du Pas-de-Calais pour intercepter les messagers alliés.

Aujourd'hui que les pigeons sont en train d'être démobilisés, tous les amateurs se sont rués vers les bureaux du *National Pigeon Service* du ministère de la Guerre pour essayer de reconstituer leurs... stocks...

En attendant, la course de pigeons voyageurs, qui était jadis organisée chaque année à travers la Manche et qui avait été suspendue durant la guerre, ne reprendra pas encore cette année...

DESTRUCTION EN BELGIQUE

Le ministère des Travaux Publics de Bruxelles vient de publier les chiffres montrant l'étendue des dégâts subis par les maisons belges... Comme on pourra le remarquer par les chiffres publiés ci-dessous, un quart de toutes les constructions de Belgique ont été soit détruites, soit endommagées.

Le tableau suivant montre le nombre des maisons touchées dans les neuf principales provinces entre le 10 mai 1940 et le 10 mai 1945, en comparaison du nombre total des maisons qui existaient en 1939.

PROVINCES	*Maisons détruites ou endommagées*	*Total en 1939*
Anvers	119.116	275.649
Brabant	67.325	385.472
Flandres occidentales	62.742	268.609
Flandres orientales	63.375	326.664
Hainault	47.364	398.443
Liège	126.411	254.909
Limbourg	16.460	91.560
Luxembourg	22.304	64.612
Namur	15.457	107.113
Total	540.554	2.173.031

Néanmoins, le ministère a déclaré qu'au cours du prochain hiver il n'y aura pas une seule famille sans toit ou sans abri.

L'ARRESTATION DE CORINNE LUCHAIRE



En même temps que les rumeurs de l'arrestation d'Otto Abetz nous sont annoncées puis démenties, nous parviennent les détails de la capture de celle qui fut son amie intime et sa collaboratrice : Corinne Luchaire.

Pour échapper à la poursuite de ceux qui la recherchaient, Corinne Luchaire se transforma en une paysanne italienne, et, munie de faux papiers d'identité, elle traversa la frontière italienne, venant de Bavière où elle s'était réfugiée. Avec elle se trouvait son père Jean Luchaire, fondateur-rédacteur en chef des *Nouveaux Temps*, collaborationniste notoire et non moins fameux criminel de guerre recherché par le gouvernement français...

Mais, par malheur pour l'artiste, le garde italien qui veillait à la frontière ce jour-là était un cinéphile acharné ; il la reconnut aussitôt, sous son déguisement, et s'apprêta à la conduire au poste. Corinne essaya de « faire du charme ». Mais le garde resta de pierre.

— Vous dites que vous me connaissez bien, que vous m'avez vue dans mon film « Prison sans barreaux » et que je vous ai plu... Ne pouvez-vous donc rien faire pour moi ? lui dit-elle en minaudant.

— Si, *signora*, rétorqua le sergent. Je vous connais bien, en effet, et je suis au courant de toutes les saletés que vous avez commises. C'est pourquoi, tout ce que je peux faire pour vous, c'est de vous mettre dans une prison... *avec* barreaux, cette fois-ci.

Il n'y avait plus rien à faire. Corinne Luchaire se laissa emmener.

UN ŒIL EN PLASTIQUE

Cette nouvelle réjouira certainement ceux qui, par accident ou à la suite de maladie, ont été affligés de la perte d'un œil...

Car un œil artificiel entièrement fabriqué de matière plastique durable, qui donne au regard un aspect plus naturel, vient d'être réalisé en Amérique. Cet œil rivalise, en effet, avec l'œil humain. Il résiste à la fêlure et à l'usure et, si besoin en est, il peut être reformé ou retaillé à la mesure désirée.

Avant la guerre, presque tous les yeux artificiels étaient fabriqués avec un verre spécial par d'adroits souffleurs allemands spécialisés dans cet art depuis leur enfance... Avec la guerre, les stocks d'yeux en verre fabriqués en Allemagne s'épuisèrent. Les savants américains se mirent aussitôt à la recherche d'un autre œil artificiel de qualité supérieure : l'œil plastique.

▶ Découvert par Fritz Jardon, Conrad Noelle et Rowel Bennett, il peut être modelé dans de la résine acrylique, une des matières plastiques récemment découvertes.

▶ Les savants... militaires, appartenant à l'Armée et à la Marine, ont mis au point, de leur côté, un autre œil plastique... Et les fruits des efforts combinés des savants civils et militaires ont été mis à la disposition des militaires blessés.

Comme l'on s'attend, logiquement, à ce que les demandes de l'armée soient importantes, il a été décidé de limiter la fourniture d'yeux plastiques aux civils pendant quelque temps encore.

L'œil plastique est composé de trois parties. D'abord la cornée qui est moulée dans une matière plastique transparente ; ensuite l'iris, qui contient l'image photographique d'un iris réel, convenablement colorié, est inséré. Dans l'opération finale, la cornée et l'iris sont placés dans un moule, et une dernière couche de matière plastique transparente est ajoutée.

LU QUELQUE PART...

▶ Il y a douze ans, un barbier de Hollydaysburg (Pensylvanie), Joe Fuffey, constata qu'une grosse poule noire manquait à son poulailler... Après de longues et vaines recherches, il en fit son deuil. Or, l'autre jour, il recevait une lettre qui résolvait le mystère. Cette lettre — à laquelle était épinglée une bank-note d'un dollar — disait : « Veuillez accepter ce dollar en payement d'une poule que mon mari vous a volée il y a quelques années. Priez pour moi et pour lui. Signé : *Une pécheresse.* »

▶ Le Dr Alexander Whyte, d'Edimbourg, est réputé pour sa piété. Il trouve toujours des raisons pour remercier Dieu. Un matin où il pleuvait à verse et où une tempête terrible secouait arbres et maisons, un des élèves du pasteur pensa : « Ce matin, le prédicateur ne pourra certainement pas trouver une raison de remerciement ! » Mais il fut bien surpris de l'entendre dire à la fin de sa prière : « Mon Dieu, nous vous remercions qu'il n'en soit pas toujours ainsi ! »

N. A.

Cinema REX
Rue Elfi Bey

DU LUNDI 27 AOUT AU DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

EALING présente

Will HAY ✱ Claude HULBERT

dans

"MY LEARNED FRIEND"



Au même programme :

David Farrar
Ralph Michael

dans

"FOR THOSE IN PERIL"

Actualités Françaises

Mat. : 7 h. 45
Soirée : 10 h.



DU LUNDI 27 AOUT AU DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

UNIVERSAL présente

Maria MONTEZ - Jon HALL - Turhan BEY

dans

ALI BABA AND THE FORTY THIEVES

EN TECHNICOLOR

Un incomparable spectacle d'aventure tiré des Mille et Une Nuits !

Cinéma ROYAL
Rue Ibrahim Pacha - Tél. 45675-59195 - R.C. 5815

Au programme : WAR PICTORIAL NEWS No. 225
Chaque jour 3.15, 6.30 et 9.30 p.m. Vend. et Dim. 10.30 a.m.

Cinéma DIANA
Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

ACTUELLEMENT

R.K.O. présente

Dick POWELL ✱ Claire TREVOR ✱ Anne SHIRLEY

dans

"MURDER, MY SWEET"

Une formidable histoire policière !



AU programme : WAR PICTORIAL NEWS No. 225 et ACTUALITES FRANÇAISES

★

Chaque jour : 3.15, 6.30 et 9.30 p.m. Vendredi et Dim. matinée : 10.30

DELASSONS-NOUS...

EVASION



La chasse aux criminels de guerre a commencé. En voici un, poursuivi par la justice, qui essaie d'atteindre son repaire perché sur le sommet d'une montagne. Un seul chemin, exempt de points noirs, l'y mènera. Lequel ?

NE DITES PAS... MAIS DITES...

Ne dites pas : J'irai ce tantôt. *Dites :* J'irai tantôt.

Ne dites pas : Toute affaire cessant. *Dites :* Toute affaire cessante.

Ne dites pas : Il est mou comme une chique. *Dites :* Il est mou comme une chiffe.

Ne dites pas : On a clôturé le débat. *Dites :* On a mis fin au débat.

Ne dites pas : Nous sommes le combien aujourd'hui ? *Dites :* Quel est le quantième du mois ?

Ne dites pas : Il s'est expliqué compendieusement. *Dites :* Il s'est expliqué longuement.

Ne dites pas : C'est un bourg conséquent. *Dites :* C'est un bourg important.

Ne dites pas : Nous avions convenu d'un prix. *Dites :* Nous étions convenus d'un prix.

PHILOSOPHIE DE COURTELINE

• Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet.

• Une dame disait un jour devant moi, d'elle-même, comme la chose la plus naturelle du monde :

— Je ne pense jamais, cela me fatigue ; ou, si je pense, je ne pense à rien.

• Les hommes ne sont pas très rares qui aiment à faire payer les services qu'on leur rend.

• Si le propre de la raison est de se méfier d'elle-même, combien est persuasive l'éloquence des déments à prêcher qu'ils sont la sagesse, et qu'il est malaisé de démontrer leur erreur !

• Comme la bonté, comme la violence, comme la gourmandise, comme tout le reste, l'instinct de la conservation n'est pas également réparti sur la masse des individus. Chacun en a reçu une dose plus ou moins forte, qui le porte à accepter d'une âme plus ou moins sereine la perspective de l'Inéluctable auquel tout aboutit, et qui fait que nous devons, dans la guerre, chercher de préférence les héros chez les pauvres diables d'hommes venus au monde sans bravoure.

NOUVEAU RICHE

Un nouveau riche, qui de toute sa vie n'est pas sorti de son patelin et n'a jamais vu la mer, a, au cours d'un voyage, l'occasion fortuite de faire connaissance avec la grande bleue. Il arrive sur la plage de Suez, à marée haute, et demeure effaré à la vue de cette immense piscine.

— C'est merveilleux, se dit-il, mais quand je raconterai ça au village, personne ne voudra me croire. Il faut que je leur rapporte dans une fiole un peu de cette eau salée qui remue tout le temps sans qu'on sache pourquoi.

Là-dessus, il sort de son panier à provisions une bouteille vide qu'il remplit d'eau de mer et bouche soigneusement. Mais un baigneur facétieux, qui depuis un instant l'observe, s'approche de lui et d'un ton sévère :

— Dites donc, mon vieux, s'écrie-t-il, c'est très bien de venir comme ça puiser de l'eau... Seulement il ne faut pas vous en aller sans payer !

— Hein ?... Ça se paie donc ?

— Tiens, vous ne pensez pas que je vais vous la donner pour rien !

— Ah ! bon... Vous êtes le propriétaire ? Alors, combien je vous dois ?

— C'est dix millièmes, Monsieur.

Il allonge les dix millièmes et emporte son eau de mer.

Le lendemain, avant de reprendre son train, il revient sur la plage. Cette fois, la marée est basse, le sable est à nu, la mer est loin, loin, toute réduite...

— Ben vrai ! ce qu'il en manque ! murmure le nouveau riche ébaubi... A dix millièmes la bouteille, qu'est-ce qu'il a dû gagner depuis hier, le propriétaire !

PHOTOS-DEVINETTES



Cette gracieuse Espagnole porte :
a) une mantille
b) un diadème
c) une cape
d) un châle

Cet instrument péruvien est :
a) un flageolet
b) une flûte
c) un ocarina
d) un piston

Ce grand acteur est :
a) Charles Laughton
b) W.C. Fields
c) Jimmy Durante
d) Edgar Bergen

RIONS

Calino va rendre visite à un avocat de ses amis qui, fort occupé à recevoir d'importants clients, le fait prier de repasser.

— Monsieur a défendu sa porte, explique le valet de chambre.

— Ah ! oui, répond Calino, il a défendu sa porte, autant dire simplement alors que c'est une porte condamnée

•

Entre amis.

— Tu as du tabac ?

— Je n'en achète plus.

— Pourquoi donc ?

— Pour te faire perdre l'habitude de fumer !

•

— Crois-moi, Olive, pendant trois jours que je suis resté au Sahara j'ai subi 60 degrés à l'ombre...

— Allons, n'exagérons pas ! Ça ne fait que 20 degrés par jour, mon pauvre Marius !...

•

Entre conférenciers.

— Encore un conseil, mon vieux quand tu auras fini ta conférence, lue poliment, puisque c'est l'usage, file sur la pointe des pieds.

— Pourquoi sur la pointe des pieds ?

— Pour ne réveiller personne.

•

Madame. — Tu aurais peut-être préféré que j'en épouse un autre que toi ?

Monsieur. — Oh ! Je ne souhaite de mal à personne !...

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire.
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 —
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)